

158 E
P 222

14 NOV. 1962
UNIVERSITE DE LIEGE

C'est par là-haut qu'il faut chercher les dernières chances d'une ascèse. La face libre jusqu'à l'os, la bouche au dur baillon du vent, et le front nu pesant au cuir de fronde des rafales, comme à la sangle du hâleur...

SAINT-JOHN PERSE.

le Vaillant

● LE PLUS FORT TIRAGE DE LA PRESSE ETUDIANTE LIEGEOISE ET BELGE ●

SOMMAIRE

- 1 QUATRE, C'EST ASSEZ ! EDITO
- 2 AGAGA
- 3 EN ETAT DE CONCILE
- 4-5 TOUT SUR L'U.G. !
- 6 REFORME DES INGENIEURS !
- 7 VIE DE L'UNION
- 8 T.N.P. AVIGNON !
- 9-10 ON SE FOUT DE VOUS...

N° 30 - 54^{me} Année - N° 1

JOURNAL UNIVERSITAIRE CATHOLIQUE

LIEGE, octobre 1962

QUATRE, C'EST ASSEZ!

EDITO

Aere perennius

Plus durable que l'airain (Horace)

C'est n'est certes pas sans un petit pincement de cœur qu'un rédacteur quitte son grand journal. Car il lui faut dire adieu aux doux effluves de l'encre d'imprimerie et à pas mal de bons souvenirs. Haec olim meminisse juvabit ! Pourquoi s'attache-t-on à un journal ? Sans doute faut-il parler d'un phénomène pathologique à rattacher au virus du théâtre.

Bien agréable pourtant est un départ de rédacteur. C'est un des rares cas où il peut de son vivant suivre ses propres funérailles. Avec discours, panégyrique d'usage, et tout et tout... C'est d'un réconfortant pour plus tard !

En novembre 1958, dans le premier Vaillant « tout neuf tout neuf » de la nouvelle formule, j'écrivais : « Dans un monde où la presse fonctionne au pressoir, seule la presse universitaire est encore libre. Les escoliers griffonneurs n'y sont pas encore de bons commis, des « facteurs de production », des tâcherons de la plume. Ils expriment non pas des idées, mais leurs idées, qu'ils n'ont pas l'outrecuidance de croire infaillibles. La question primordiale des dividendes n'a aucune importance pour eux ; les bénéfices ne pourraient même pas être drainés vers leurs poches puisqu'ils sont inexistantes »

Car, le dira-t-on assez, en 1946, un Vaillant d'après-guerre — 6 pages de méchant papier — était vendu 5 F. Quinze ans après, malgré les hausses successives de l'Index, les améliorations quantitative (12 pages) et qualitative (illustrations, etc...), le Vaillant est toujours offert une thune, alors qu'il coûte à l'Union des Etudiants Catholiques 12 F à sa sortie d'imprimerie. C'est la publicité qui nous permet de combler — en partie — ce déficit chronique. Que nos annonceurs veuillent bien trouver ici l'expression de notre reconnaissance émue...

Pendant quatre ans nous espérons avoir cerné de près la réalité étudiante, nationale et internationale sans préchi-précha social ni délayage scolaire. Grandeur et décadence des folichulaires étudiants : mendier de la publicité, les virées nocturnes à l'imprimerie, les corrections au marbre, les courtoiseries chez le cliché ou dans les rédactions des grands confrères. Tout cet entassement d'expérience est unique et combien passionnant aussi, malgré l'ire mal contenue des autorités agacadémiques contre ce tracassin universitaire, ou l'indifférentisme — voire la réprobation — de ses propres condisciples. Et si, ami lecteur, quelque chose vous a déplu, rappelez-vous qu'il ne faut pas tirer sur le pianiste, car il n'est pas toujours responsable des fausses notes...

La coutume veut que le rédacteur en chef sortant propose à l'admiration des foules haletantes l'impétrant de service. C'est un nouveau venu dans l'équipe. Vingt ans, le sourire de l'ange de Reims qui utiliserait du gingembre comme dentifrice, Jacques Huynen est en 2^{me} candi droit. On le retrouvait l'an dernier aux EUDAC, ESC, même au Lyons International (voilons-nous la face). « Ecrivain à titre posthume pour la postérité », il pense hénarment (même si cela le fatigue), et accouche de percutants apophtegmes tels ceux-ci extraits scrupuleusement de son agenda : la vie : méditer le dernier bon mot qu'on dira en mourant ; la mort : oublier tout à coup le bon mot préparé, en mourir de chagrin ; un jésuite : un curé qui a mis neuf ans pour fermer son col.

Né avec une cravate, sans doute se demande-t-il chaque soir, — mutatis mutandis comme le capitaine Haddock avec sa barbe —, s'il doit la glisser au-dessus ou au-dessous des couvertures. Est-ce à cause de son extérieur très « papal » qu'il se prétend « affreusement calotin » ? Lubrifierait-il sa machine à écrire à l'eau bénite ou n'admettra-t-il dans la rédaction que des porteurs de scapulaires patentés ? Je l'ignore. Forse che si, forse che no.

Mais Jacques Huynen a notre confiance. Je lui souhaite donc bonne route. Non sans lui rappeler les deux fameuses devises de la maison : « Fier catholique, bon patriote, gai wallon » et surtout « Bien faire et laisser braire... ».

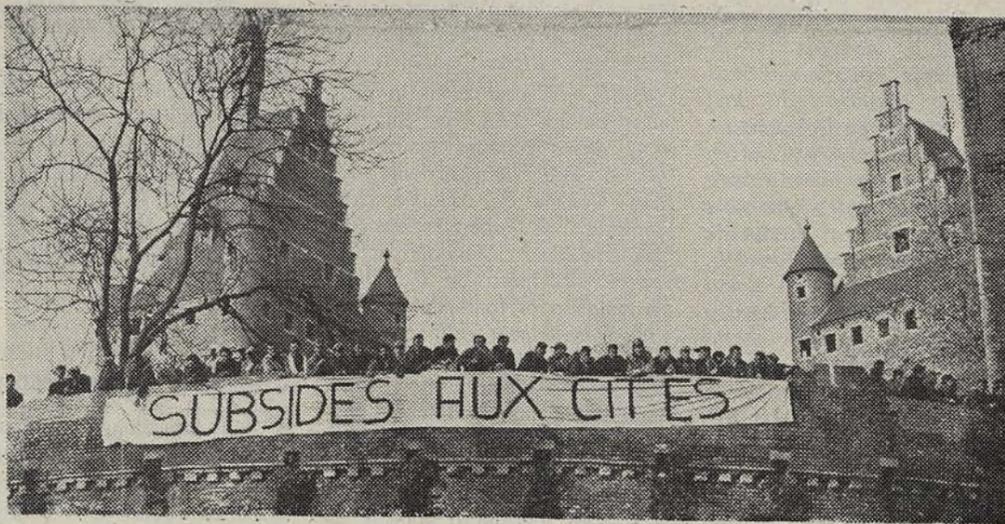
Ad multos annos.

Claude-André LESPIRE

Rédacteur en chef 1958-1962.

PAGES 4-5

LE POINT SUR L'U. G.



Il faut multiplier les cités universitaires. Nous on veut bien, mais...

C'est ce qu'a dit, en termes plus académiques, Monsieur le Recteur Dubuisson, dans son discours traditionnel de rentrée du samedi 29 septembre.

On était habitué à ses discours audacieux et brûlants ; on savait que Monsieur Dubuisson ne mâche pas ses mots et qu'il aime être clair et précis, sans équivoques. Cette fois encore, nous n'avons pas été déçus.

Une « grande cité belge » voudrait, pour des raisons de prestige, voir s'édifier une cinquième université. Aucun argument ne peut justifier la création de cette dernière. Ce serait un appauvrissement pour les universités existantes et pour cette ville elle-même, se résigner à n'avoir qu'une université de second ordre, sans maîtres valables.

Les responsables doivent choisir entre un affaiblissement de la vie intellectuelle en Belgique ou la cession à des pressions de caractère purement politique et social, d'une communauté dont le complexe d'infériorité n'est plus à décrire.

Le bon sens et la raison nous crient : « quatre universités, c'est assez ! ».

Malheureusement, nous le verrons, le problème est entaché par des considérations d'un tout autre ordre et qui ne le simplifient guère.

Il est heureux cependant, que la voix d'une personnalité universitaire de la valeur de Monsieur Dubuisson, se soit fait entendre et ait parlé un langage aussi clair.

LE PROBLEME : On compte actuellement en Belgique quatre universités et facultés universitaires. La population actuelle y est de 31.500. Il faut prévoir, dit Monsieur Dubuisson, se basant sur les études les plus récentes et les plus dignes de foi, que ces chiffres atteindront les 50.000 en 1970.

Les causes de cet accroissement sont nombreuses : l'augmentation du niveau de vie, une aide gouvernementale accrue, un très net accroissement de la scolarité.

Des mesures devront être prises à bref délai pour faire face à cette situation. Dès lors, certains (pour de toutes autres raisons) pourraient arguer de ce fait et réclamer la création d'une nouvelle université.

Sans passion, Monsieur Dubuisson démonte pièce par pièce, ce qui pourrait être un argument, un prétexte à un mouvement passionnel quel qu'il soit.

La seule solution au problème posé consiste en une amélioration progressive des universités existantes, en un agrandissement de leurs locaux et de leurs divers services.

Les raisons en sont simples. 1. — Est-il possible d'ADAPTER les établissements existants en vue de faire face à la nouvelle situation ?

Certainement : Les crédits de l'Etat, que ce soit à Gand et à Liège et proportionnellement à Louvain et à Bruxelles ont été en augmentation croissante. De 318 millions en 1955, ils sont passés à 457 millions en 1959 et 773 millions en 1962 soit : 150 % d'augmentation en sept ans.

Il est à prévoir que cette courbe ascendante ne sera pas une sinusoïde. — Il faut compter en outre, qu'en Belgique, si l'on tient compte des deux régimes linguistiques de l'université de Louvain, aucune université ne dépasse plus de 6.700 étudiants.

A l'exception de Paris : 70.000 et de Londres : 21.000, on constate que dans aucun pays, la population d'une université ne dépasse 15.000 à 20.000, mais que ce chiffre est très courant dans les meilleures universités.

On peut donc considérer ce chiffre comme la virtuelle capacité d'absorption de nos universités. Pendant dix ans au moins, nos universités peuvent suffire et rester fonctionnelles.

2. — LE PROBLEME DE LA DISPERSION : défavorisant certaines régions est un faux problème, déclare Monsieur Dubuisson. Les moyens de communication sont très rapides dans notre petit pays et d'autre part le montant d'une bourse tient compte de l'éloignement de l'étudiant. La solution réside dans la multiplication des centres d'étudiants.

3. — LES CADRES : Les cadres existants suffisent à peine aux centres universitaires déjà existants. Comment trouver le nombre de professeurs, de chefs de travaux, d'assistants d'un niveau égal à ceux déjà en place, nécessaires à une nouvelle université, alors que l'on doit dès à présent, faire appel à des étrangers pour ne pas faire baisser la qualité ?

4. — LES MOYENS FINANCIERS : que nécessiterait la création de toute nouvelle institution universitaire sont incompatibles avec les revenus de l'Etat belge. L'amélioration des moyens



1910



Pan déconne

Passe encore que certain grand hebdomadaire du mercredi se gourre une fois sur deux quand il aborde un sujet louvaniste, mais dès que l'œil de PAN plonge sur Liège, c'est de l'aberration majeure.

Par exemple, le Professeur Harmel devient spécialiste du droit fiscal, ou l'Européen Dehousse un « excellent professeur » (combien de générations se souviendront avec horreur de son curieux cours de droit des gens, et surtout de sa partie « bibliographique » !), ou encore Monsieur Perin prend un R de trop (saviez-vous, bonnes gens, qu'il a gagné son procès au Conseil d'Etat ?!). Comme on voit, il y a de quoi se taper le derrière sur la suspension...

Les 7 boules de cristal

En juin, PAN publiait une grande enquête sur la corporation des escoliers griffonneurs belges. Enquête fort relativement objective, mêlant, suivant les habitudes-maison chaud et froid, la cassolette d'encens et le pulvérisateur de vitriol. Bien sûr, il a bien fallu que PAN parle de notre grand journal.

Et c'est très intéressés, voire étonnés, que nous avons appris que le Vaillant était « rédigé par Claude Nassogne et les jeunes sociaux chrétiens de Liège ». Nous, on a bien ri. Si le premier cité a été atteint en 61-62 d'une terrassante crise de fainéantise aiguë, rédactionnellement parlant, les jeunes autres n'ont jamais — ouvertement ou pas — jeté leur dévolu sur notre rédaction. D'ailleurs, l'Union des Etudiants Catholiques a mieux à faire que de s'occuper de tâches politico-exaltantes. Enfin PAN vilipende notre « périodicité régulièrement irrégulière ». Outre que le jeu de mots est facile et usé, nous, on remarque simplement que peu de journaux étudiants ont réussi à sortir en quatre ans 30 numéros de dix pages en moyenne, et ce sans interruption.

Allons, allons, Monsieur le Vénéral directeur de PAN, changez vite de boule(s) de cristal. Sinon, faites-nous confiance, on ressortira un second « faux » PAN, mais à Liège cette fois...

Musique tonique

On se souviendra de la parution attendue de deux disques de chansons étudiantes chez Philips en 1958 et 1960. Un petit

troisième a vu le jour. C'est toujours l'excellente chorale de l'U. L.B. qui interprète quatorze chansons bien senties, dédiées à la bourgeoisie papelarde, parmi lesquelles on épingle le chant des étudiants wallons, le fils-père, Et autre chose itou, De profundis, L'artilleur de Metz, Jeanneton, les fraises et les framboises...

Cette cire n'est point la meilleure de la série, les chansons étant moins connues (notre préférence irait au deuxième disque). Comme de coutume l'harmonisation de Robert Ledent (ancien chef de la Monnaie, actuellement à l'Opéra de Gand) est très soignée et fourmille de trouvailles réellement originales. Les chœurs sont bien travaillés et on peut parler d'amateurisme supérieur. Réalisation technique honorable, paroles volontairement « fondues ». Petits obsédés pour les passages cra-cra, vous devrez donc vous reporter à votre « Bitu »...

Chaque disque coûte 195 F (N° 1 : P10433R ; N° 2 : P10465R ; N° 3 : P14031R).

A quand un quatrième ???

Le parcage et la gare

Une chose nous a fait grand plaisir, une fois n'est pas coutume : dans chaque n° de « LIÈGE-UNIVERSITÉ », nous avons pu constater que cette revue d'informations universitaires, ne manquait pas de mentionner les diverses activités religieuses, culturelles et folkloriques de l'Union. Bon point donc !

Ce qui n'en est pas un, c'est la façon dont sont accueillis les étudiants à l'université. Alors que l'université dispose de nombreux millions pour son aménagement intérieur, n'est-il pas regrettable que les étudiants doivent aller faire enregistrer leur inscription dans le grand hall d'entrée, transformé en parc à bétail pour la circonstance. Dans cette grisaille, on se serait cru reporté aux temps où les citoyens faisaient la file pendant le ravitaillement. Quant aux nouveaux bureaux des appariteurs, ainsi que le grand couloir qui leur fait face, et où les étudiants vont remplir leur formulaire d'inscription, nous ne pouvons nous empêcher de lui trouver un aspect un peu trop gare britannique.

Sart-Tilman An deux mille...

● A la rentrée agacadémique :
— Monsieur Renard, vice-prési-

dent du Conseil d'Administration n'a pas manqué de donner quelques précisions sur les travaux en cours au Sart-Tilman.

Les travaux préliminaires sont à présent achevés et la construction va pouvoir commencer. Premier investissement : un milliard.

La route du Condroz sera détournée. Monsieur Merlot est d'accord. Les frais totaux ne seront augmentés que de 3 %.

Un hôpital universitaire sera édifié sur place, et Bavière subira certaines transformations. Enfin, comme on voit loin à Liège, et en prévision d'agrandissements futurs, le terrain du Golf-Club a été acheté et loué au Golf-Club pour 25 ans. Quant au domaine de Colonster, la possibilité d'achat a été envisagée.

Parmi les avantages de l'Université au Sart-Tilman, Monsieur Renard cite :

— Proximité du Centre d'Education populaire, projeté par Monsieur Leburton.

— Le sauvetage du Sart-Tilman, dernier poumon naturel de Liège.

— Le sauvetage de l'Université et aussi de la santé des étudiants, qui pourront à présent travailler dans les grands bois. (C'est Monsieur De corte qui va être content !).

Quelques fleurs à cornette

● Très bon numéro de rentrée (gratuit) de Perspective ! Il apparaît de plus en plus que « Le Vaillant » retrouve enfin quelqu'un avec qui l'on peut ferrail-ler sans déchoir.

— Bonne synthèse de l'action syndicale de l'U.G. (à l'usage des premières candi) sous la plume de Michel Cornette, nouveau président.

Enfin quelque chose de clair, de précis, sans équivoque. Les grosses têtes de l'U.G. ne fumeraient-elles plus ? Tous les espoirs sont permis !

● Bonne bibliographie aussi sur la question du syndicalisme étudiant : deux omissions cependant : Le Vaillant de janvier 1961 entièrement consacré au syndicalisme étudiant, et « Treize à table », compte rendu de « la Table Ronde » organisée par Le Vaillant sur la même question en Mars 1961.

L'U.G. ne lisait-elle pas encore Le Vaillant à cette époque ? Ces deux numéros sont à leur disposition. S'adresser à qui de droit !

● L'U.G. est bien partie, la péroraison du discours de rentrée académique de Monsieur Dubuisson en fait foi. Mais c'est au pied du mur que l'on voit le maçon. Il lui reste encore pas mal de problèmes à résoudre.

Malgré un notable effort d'informations lors des « cérémonies » d'inscription, la masse étudiante n'est pas encore sensibilisée (loin de là !).

Pour l'U.G. l'année est capitale : briser les oppositions et grouper derrière elle, une large majorité. Puisse-t-elle réussir ; c'est ce que, de tout cœur lui souhaitent...

Les SCEURS DE HASQUE.

A GAGA...

Eh oui ! Les meilleures choses ont une fin. Claude-André LESPIRE quitte Le Vaillant et pour tous, c'est un vœu qu'il sera difficile de combler. Nous aurons l'occasion dans le prochain numéro de retracer sa carrière au Vaillant et de voir comment, en mars 1958, un jeune étudiant de candidature, prit subitement la décision de tirer Le Vaillant de l'ornière où l'avaient laissé sombrer les éruptions sinueuses de quelques braves, mais à nette orientation idéologique et qui ne représentaient plus qu'eux-mêmes.

Lespire s'en va, lui qui pendant quatre ans, fut lu par plusieurs milliers d'étudiants de nos trois universités wallonnes. « On s'accroche à un journal étudiant, parce que le plus réaliste des hommes garde toujours un fond d'espoir de convaincre ou de changer quelque chose ; et quand un seul des lecteurs serait amené à réfléchir, ou même seulement à rire, le temps consacré par nous n'aurait pas été complètement perdu ».

Je crois que bon nombre de nos lecteurs seront d'accord et reconnaîtront que ce temps fut loin d'être perdu.

Claude-André Lespire a largement atteint son objectif : « refaire du Vaillant le premier journal universitaire belge ». Le dernier Vaillant-Jeunesse » vendu au début du mois en fait foi largement.

Mais le départ de Lespire ne doit pas être la mort du Vaillant.

Vieux de cinquante-quatre ans, passant par les vicissitudes les plus diverses, mais n'ayant jamais cessé de paraître, sauf pendant les deux guerres, Le Vaillant est là et nous devons le reprendre avec foi et enthousiasme, celles qu'avait Lespire en 1958, celles qu'ont eues des dizaines d'autres avant lui. Le Vaillant est toujours jeune parce qu'il mérite qu'on croie en lui.

On ne peut pas ne pas l'aimer.

Notre idéal, à nous de l'équipe de 1962, sera de faire aussi bien que Lespire, et dire cela, c'est presque se surestimer.

Améliorer « Le Vaillant » c'est impossible ; nous essayerons cependant, nous tenterons tout, pour le maintenir à son niveau actuel.

Mais, faut-il le répéter, pour cela, nous avons besoin de votre aide, de vos conseils et surtout de vos critiques ; elles seront toujours bien accueillies ; mieux : elles seront attendues avec impatience et nous vous promettons d'en tenir compte.

Quel sera notre programme cette année ?

Nous avons de nombreux projets, mais nous avons besoin de votre collaboration pour les réaliser.

Claude-André Lespire, débarrassant le journal des préjugés maurassiens, qui finirent par le scléroser, en a fait un grand journal d'informations, sans orientation politique, largement ouvert à toutes les opinions, sans partis pris, courageux et objectif.

Notre effort essentiel portera de ce côté : travailler toujours à plus d'objectivité, ne donner son avis que lorsque tous les ayant-droits auront été entendus, ne pas se boucher volontairement les oreilles, quand d'autres nous crient que nous avons tort, mais nous arrêter, les écouter d'égal à égal, sans préjugés, et puis tirer les conclusions.

Voilà ce que nous voulons continuer à faire !

Etre objectif, quelle gageure ! La seule objectivité, on la trouve dans les journaux drôles et encore ? Peut-être ! Mais tendre à toujours plus d'objectivité sans être une girouette, sauvegarder son indépendance, quoi qu'il en coûte, cela peut être, cela doit être. Et pour nous, c'est un devoir de chrétien.

Dans cet esprit, LE VAILLANT 62 sera largement ouvert à tous, quel que soit son orientation politique, quel que soit son idéal, quelles que soient ses positions face aux grands problèmes qui nous occupent.

S'il est des points, où journal de l'Union des Etudiants Catholiques, il est de notre devoir de prendre position, il en est d'autres où nous limiterons volontairement notre rôle à celui d'informateurs. Je songe aux problèmes étudiants ; le syndicalisme étudiant, le folklore étudiant, l'étudiant et l'armée, telle ou telle réforme...

Après analyse minutieuse et objective du problème posé, nous laisserons la parole à tous ceux qui ont quelque chose à dire sur la question, aussi divergentes que soient leur position.

Professeurs, Membres de l'U.G., Présidents de cercles facultaires, Etudiants représentatifs d'associations politiques, seront consultés suivant les cas, et leur intervention sera intégralement reproduite en nos colonnes, à côté d'autres, convergentes ou divergentes.

Au lecteur de conclure, de voir où est la vérité, où les interlocuteurs peuvent se rencontrer.

Rayon Dragées : Nous avons la joie de vous annoncer la naissance d'un Vaillant « Littéraire » que vous trouverez inséré chaque mois, dans le grand Vaillant. Bien que, pour des nécessités techniques, ce Vaillant Littéraire se consacre aujourd'hui presque uniquement à des articles et critiques, son aspect général changera le mois prochain.



QUATRE, C'EST ASSEZ !

1

et dépenses mis à la disposition des établissements existants coûtent assez cher, si l'on songe que le budget de l'Education nationale représente déjà 20% des dépenses totales de l'Etat.

Ou bien — les crédits accordés à la nouvelle université le seraient au détriment des autres, ce qui n'est pas à envisager !

ou bien — l'on crée dans cette nouvelle université un centre d'enseignement, et d'enseignement exclusivement. Nouvelle absurdité ! Recherche et enseignement doivent aller de pair, or, le plus coûteux, c'est la recherche scientifique. Enfin, une université ne peut pas être créée de toutes pièces. Il faut dans une université un certain climat de contact, d'habitudes et de traditions que l'on ne trouve pas dans une nouvelle université, et qui ne s'acquiert qu'après de longues années d'enseignement et de recherches.

Il est normal de créer ce type d'université dans des pays neufs ; lorsque cela ne se justifie pas, comme dans le cas qui nous occupe, c'est créer une université de second ordre.

Ainsi donc, la création d'une nouvelle université ne se justifie en aucune façon, sous peine d'anémier la vie intellectuelle en Belgique, sans graves préjudices pour le pays lui-même.

Même si les responsables cédaient à des pressions politiques et sociales de plus en plus pressantes, ils offriraient à ceux qui se réclament de leur « Kultur », une université de second ordre, pour élite de bazar !

Cependant, conclut Monsieur Dubuisson, créons dans « cette grande cité », un centre d'enseignement spécialisé dans le domaine spatial, où en Belgique, nous ne sommes nulle part : « Nous possédons à Mol un des plus beaux centres du monde, pourquoi ne pas en créer un semblable dans le domaine spatial ? »

Or, six universités en Belgique, c'est se moquer du monde, surtout lorsque l'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans les pays voisins. D'autant plus, que, si l'augmentation de la population universitaire est actuellement très forte, d'ici quinze à vingt ans lorsque la phase de démocratisation accrue, que nous connaissons ces prochaines années aura produit ses effets, elle se stabilisera immanquablement autour d'un maximum de 60.000 unités.

Tout le monde n'est pas capable d'aller à l'université ; celle-ci n'est réservée qu'à une élite et même dans un état de plus en plus tertiaire, trop de diplômés universitaires serait anti-économique.

Dès lors, quelles que soient les forces passionnelles mises en présence, quelle que soit la valeur de certains arguments, sachons dire non, quoiqu'il en coûte.

Quatre universités, c'est assez ! Pas d'université à Anvers, mais alors pas d'université non plus dans le Hainaut. Soyons justes !

Si l'on crée à Anvers un centre de recherches spatiales, comme le souhaite Monsieur Dubuisson, tout au plus pourra-t-on à Mons, transformer la faculté polytechnique en Faculté des sciences.

Mais, de grâce, tenons-nous en là !!

Jacques HUYNEN.

Nous l'avons dit, le problème n'est pas aussi simple et mérite quelques réflexions. Visiblement, c'est d'Anvers que Monsieur Dubuisson a voulu parler. En saine logique, la création d'une université à Anvers ne se justifie pas. Cependant, l'on comprend quelque peu la réaction de la communauté flamande : trois « et demi » universités en wallonie et une « et demi » en Flandre, alors que la population y est majoritaire. C'est là une anomalie certaine. Cependant si les Flamands étaient guidés par le bon sens et une vision claire de la réalité, il est certain que tout en déplorant cette situation, ils l'accepteraient dans l'intérêt de tous. Nous devons craindre, hélas, qu'il n'en soit rien et qu'un jour ou l'autre, cette université d'Anvers ne se crée, avec les conséquences désastreuses que cela comportera.

Le problème serait combien plus simple s'il n'y avait pas à présent les projets de création de « l'université du Hainaut » ; il appert qu'aujourd'hui, une large majorité hennuyère réclame la création d'une université à Mons.

Monsieur Cornez, gouverneur de la province milite dans le même sens.

C'est ce qui ressort d'une interview accordée récemment à la R.T.B. Considérant la situation économique actuelle en Hainaut, Monsieur Cornez ne craint pas d'affirmer que seule une université peut rendre stabilité et espoir à cette région fortement défavorisée.

Et l'on s'accordera à constater qu'il n'a pas tort. Le plus désolant en un sens, c'est que Monsieur Cornez n'est pas gourmand. Il ne réclame pas tout de suite une université. Il demande seulement que la faculté polytechnique de Mons soit transformée en faculté des sciences.

Ce n'est que plus tard que de nouvelles facultés viendraient se greffer sur le corps existant.

Dans ces conditions, il est très vraisemblable que satisfaction lui soit accordée. La création d'une nouvelle faculté surtout sur une base existante, ne rencontre évidemment pas les objections formulées par Monsieur Dubuisson.

Mais, Mons est en Wallonie ! Anvers sera dès lors mieux armée et possèdera de meilleurs arguments pour réclamer son université. Dans la situation ainsi créée et tenant compte que les décisions ne sont pas prises par les autorités académiques, on voit mal comment cela pourrait lui être refusé.

Or, six universités en Belgique, c'est se moquer du monde, surtout lorsque l'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans les pays voisins. D'autant plus, que, si l'augmentation de la population universitaire est actuellement très forte, d'ici quinze à vingt ans lorsque la phase de démocratisation accrue, que nous connaissons ces prochaines années aura produit ses effets, elle se stabilisera immanquablement autour d'un maximum de 60.000 unités.

Tout le monde n'est pas capable d'aller à l'université ; celle-ci n'est réservée qu'à une élite et même dans un état de plus en plus tertiaire, trop de diplômés universitaires serait anti-économique.

Dès lors, quelles que soient les forces passionnelles mises en présence, quelle que soit la valeur de certains arguments, sachons dire non, quoiqu'il en coûte.

Quatre universités, c'est assez ! Pas d'université à Anvers, mais alors pas d'université non plus dans le Hainaut. Soyons justes !

Si l'on crée à Anvers un centre de recherches spatiales, comme le souhaite Monsieur Dubuisson, tout au plus pourra-t-on à Mons, transformer la faculté polytechnique en Faculté des sciences.

Mais, de grâce, tenons-nous en là !!

Jacques HUYNEN.

Mais, Mons est en Wallonie ! Anvers sera dès lors mieux armée et possèdera de meilleurs arguments pour réclamer son université. Dans la situation ainsi créée et tenant compte que les décisions ne sont pas prises par les autorités académiques, on voit mal comment cela pourrait lui être refusé.

Or, six universités en Belgique, c'est se moquer du monde, surtout lorsque l'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans les pays voisins. D'autant plus, que, si l'augmentation de la population universitaire est actuellement très forte, d'ici quinze à vingt ans lorsque la phase de démocratisation accrue, que nous connaissons ces prochaines années aura produit ses effets, elle se stabilisera immanquablement autour d'un maximum de 60.000 unités.

Tout le monde n'est pas capable d'aller à l'université ; celle-ci n'est réservée qu'à une élite et même dans un état de plus en plus tertiaire, trop de diplômés universitaires serait anti-économique.

Dès lors, quelles que soient les forces passionnelles mises en présence, quelle que soit la valeur de certains arguments, sachons dire non, quoiqu'il en coûte.

Quatre universités, c'est assez ! Pas d'université à Anvers, mais alors pas d'université non plus dans le Hainaut. Soyons justes !

Si l'on crée à Anvers un centre de recherches spatiales, comme le souhaite Monsieur Dubuisson, tout au plus pourra-t-on à Mons, transformer la faculté polytechnique en Faculté des sciences.

Mais, de grâce, tenons-nous en là !!

Jacques HUYNEN.

Mais, Mons est en Wallonie ! Anvers sera dès lors mieux armée et possèdera de meilleurs arguments pour réclamer son université. Dans la situation ainsi créée et tenant compte que les décisions ne sont pas prises par les autorités académiques, on voit mal comment cela pourrait lui être refusé.

Or, six universités en Belgique, c'est se moquer du monde, surtout lorsque l'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans les pays voisins. D'autant plus, que, si l'augmentation de la population universitaire est actuellement très forte, d'ici quinze à vingt ans lorsque la phase de démocratisation accrue, que nous connaissons ces prochaines années aura produit ses effets, elle se stabilisera immanquablement autour d'un maximum de 60.000 unités.

Tout le monde n'est pas capable d'aller à l'université ; celle-ci n'est réservée qu'à une élite et même dans un état de plus en plus tertiaire, trop de diplômés universitaires serait anti-économique.

Dès lors, quelles que soient les forces passionnelles mises en présence, quelle que soit la valeur de certains arguments, sachons dire non, quoiqu'il en coûte.

Quatre universités, c'est assez ! Pas d'université à Anvers, mais alors pas d'université non plus dans le Hainaut. Soyons justes !

Si l'on crée à Anvers un centre de recherches spatiales, comme le souhaite Monsieur Dubuisson, tout au plus pourra-t-on à Mons, transformer la faculté polytechnique en Faculté des sciences.

Mais, de grâce, tenons-nous en là !!

Jacques HUYNEN.

Mais, Mons est en Wallonie ! Anvers sera dès lors mieux armée et possèdera de meilleurs arguments pour réclamer son université. Dans la situation ainsi créée et tenant compte que les décisions ne sont pas prises par les autorités académiques, on voit mal comment cela pourrait lui être refusé.

Or, six universités en Belgique, c'est se moquer du monde, surtout lorsque l'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans les pays voisins. D'autant plus, que, si l'augmentation de la population universitaire est actuellement très forte, d'ici quinze à vingt ans lorsque la phase de démocratisation accrue, que nous connaissons ces prochaines années aura produit ses effets, elle se stabilisera immanquablement autour d'un maximum de 60.000 unités.

Tout le monde n'est pas capable d'aller à l'université ; celle-ci n'est réservée qu'à une élite et même dans un état de plus en plus tertiaire, trop de diplômés universitaires serait anti-économique.

Dès lors, quelles que soient les forces passionnelles mises en présence, quelle que soit la valeur de certains arguments, sachons dire non, quoiqu'il en coûte.

Quatre universités, c'est assez ! Pas d'université à Anvers, mais alors pas d'université non plus dans le Hainaut. Soyons justes !

Si l'on crée à Anvers un centre de recherches spatiales, comme le souhaite Monsieur Dubuisson, tout au plus pourra-t-on à Mons, transformer la faculté polytechnique en Faculté des sciences.

Mais, de grâce, tenons-nous en là !!

Jacques HUYNEN.

Mais, Mons est en Wallonie ! Anvers sera dès lors mieux armée et possèdera de meilleurs arguments pour réclamer son université. Dans la situation ainsi créée et tenant compte que les décisions ne sont pas prises par les autorités académiques, on voit mal comment cela pourrait lui être refusé.

Or, six universités en Belgique, c'est se moquer du monde, surtout lorsque l'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans les pays voisins. D'autant plus, que, si l'augmentation de la population universitaire est actuellement très forte, d'ici quinze à vingt ans lorsque la phase de démocratisation accrue, que nous connaissons ces prochaines années aura produit ses effets, elle se stabilisera immanquablement autour d'un maximum de 60.000 unités.

Tout le monde n'est pas capable d'aller à l'université ; celle-ci n'est réservée qu'à une élite et même dans un état de plus en plus tertiaire, trop de diplômés universitaires serait anti-économique.

Dès lors, quelles que soient les forces passionnelles mises en présence, quelle que soit la valeur de certains arguments, sachons dire non, quoiqu'il en coûte.

Quatre universités, c'est assez ! Pas d'université à Anvers, mais alors pas d'université non plus dans le Hainaut. Soyons justes !

Si l'on crée à Anvers un centre de recherches spatiales, comme le souhaite Monsieur Dubuisson, tout au plus pourra-t-on à Mons, transformer la faculté polytechnique en Faculté des sciences.

Mais, de grâce, tenons-nous en là !!

Jacques HUYNEN.

Mais, Mons est en Wallonie ! Anvers sera dès lors mieux armée et possèdera de meilleurs arguments pour réclamer son université. Dans la situation ainsi créée et tenant compte que les décisions ne sont pas prises par les autorités académiques, on voit mal comment cela pourrait lui être refusé.

Or, six universités en Belgique, c'est se moquer du monde, surtout lorsque l'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans les pays voisins. D'autant plus, que, si l'augmentation de la population universitaire est actuellement très forte, d'ici quinze à vingt ans lorsque la phase de démocratisation accrue, que nous connaissons ces prochaines années aura produit ses effets, elle se stabilisera immanquablement autour d'un maximum de 60.000 unités.

Tout le monde n'est pas capable d'aller à l'université ; celle-ci n'est réservée qu'à une élite et même dans un état de plus en plus tertiaire, trop de diplômés universitaires serait anti-économique.

Dès lors, quelles que soient les forces passionnelles mises en présence, quelle que soit la valeur de certains arguments, sachons dire non, quoiqu'il en coûte.

Quatre universités, c'est assez ! Pas d'université à Anvers, mais alors pas d'université non plus dans le Hainaut. Soyons justes !

Si l'on crée à Anvers un centre de recherches spatiales, comme le souhaite Monsieur Dubuisson, tout au plus pourra-t-on à Mons, transformer la faculté polytechnique en Faculté des sciences.

Mais, de grâce, tenons-nous en là !!

Jacques HUYNEN.

Mais, Mons est en Wallonie ! Anvers sera dès lors mieux armée et possèdera de meilleurs arguments pour réclamer son université. Dans la situation ainsi créée et tenant compte que les décisions ne sont pas prises par les autorités académiques, on voit mal comment cela pourrait lui être refusé.

Or, six universités en Belgique, c'est se moquer du monde, surtout lorsque l'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans les pays voisins. D'autant plus, que, si l'augmentation de la population universitaire est actuellement très forte, d'ici quinze à vingt ans lorsque la phase de démocratisation accrue, que nous connaissons ces prochaines années aura produit ses effets, elle se stabilisera immanquablement autour d'un maximum de 60.000 unités.

Tout le monde n'est pas capable d'aller à l'université ; celle-ci n'est réservée qu'à une élite et même dans un état de plus en plus tertiaire, trop de diplômés universitaires serait anti-économique.

Dès lors, quelles que soient les forces passionnelles mises en présence, quelle que soit la valeur de certains arguments, sachons dire non, quoiqu'il en coûte.

Quatre universités, c'est assez ! Pas d'université à Anvers, mais alors pas d'université non plus dans le Hainaut. Soyons justes !

Si l'on crée à Anvers un centre de recherches spatiales, comme le souhaite Monsieur Dubuisson, tout au plus pourra-t-on à Mons, transformer la faculté polytechnique en Faculté des sciences.

Mais, de grâce, tenons-nous en là !!

Jacques HUYNEN.

Mais, Mons est en Wallonie ! Anvers sera dès lors mieux armée et possèdera de meilleurs arguments pour réclamer son université. Dans la situation ainsi créée et tenant compte que les décisions ne sont pas prises par les autorités académiques, on voit mal comment cela pourrait lui être refusé.

Or, six universités en Belgique, c'est se moquer du monde, surtout lorsque l'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans les pays voisins. D'autant plus, que, si l'augmentation de la population universitaire est actuellement très forte, d'ici quinze à vingt ans lorsque la phase de démocratisation accrue, que nous connaissons ces prochaines années aura produit ses effets, elle se stabilisera immanquablement autour d'un maximum de 60.000 unités.

Tout le monde n'est pas capable d'aller à l'université ; celle-ci n'est réservée qu'à une élite et même dans un état de plus en plus tertiaire, trop de diplômés universitaires serait anti-économique.

Dès lors, quelles que soient les forces passionnelles mises en présence, quelle que soit la valeur de certains arguments, sachons dire non, quoiqu'il en coûte.

Quatre universités, c'est assez ! Pas d'université à Anvers, mais alors pas d'université non plus dans le Hainaut. Soyons justes !

Si l'on crée à Anvers un centre de recherches spatiales, comme le souhaite Monsieur Dubuisson, tout au plus pourra-t-on à Mons, transformer la faculté polytechnique en Faculté des sciences.

Mais, de grâce, tenons-nous en là !!

Jacques HUYNEN.

Mais, Mons est en Wallonie ! Anvers sera dès lors mieux armée et possèdera de meilleurs arguments pour réclamer son université. Dans la situation ainsi créée et tenant compte que les décisions ne sont pas prises par les autorités académiques, on voit mal comment cela pourrait lui être refusé.

Or, six universités en Belgique, c'est se moquer du monde, surtout lorsque l'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans les pays voisins. D'autant plus, que, si l'augmentation de la population universitaire est actuellement très forte, d'ici quinze à vingt ans lorsque la phase de démocratisation accrue, que nous connaissons ces prochaines années aura produit ses effets, elle se stabilisera immanquablement autour d'un maximum de 60.000 unités.

Tout le monde n'est pas capable d'aller à l'université ; celle-ci n'est réservée qu'à une élite et même dans un état de plus en plus tertiaire, trop de diplômés universitaires serait anti-économique.

Dès lors, quelles que soient les forces passionnelles mises en présence, quelle que soit la valeur de certains arguments, sachons dire non, quoiqu'il en coûte.

Quatre universités, c'est assez ! Pas d'université à Anvers, mais alors pas d'université non plus dans le Hainaut. Soyons justes !

Si l'on crée à Anvers un centre de recherches spatiales, comme le souhaite Monsieur Dubuisson, tout au plus pourra-t-on à Mons, transformer la faculté polytechnique en Faculté des sciences.

Mais, de grâce, tenons-nous en là !!

Jacques HUYNEN.

EN ETAT DE CONCILE

EN ETAT DE CONCILE

Le jeudi 11 octobre, dans la grande nef de St Pierre, s'est ouvert solennellement, en présence de plus de 2.000 évêques et supérieurs généraux des ordres religieux, venus de cinq continents, le 21^{me} Concile œcuménique. Le concile Vatican II apparaît dès à présent comme un événement considérable, le plus important d'après-guerre. Une sorte de fleur d'un printemps inattendu...

C'est le 25 janvier 1959 que le Pape fit part de son projet de concile œcuménique aux cardinaux rassemblés en consistoire secret à Saint-Paul-hors-les-murs : « Vénérables frères et chers fils, c'est avec un peu de tremblement d'émotion mais une humble résolution dans notre détermination que nous proposons un concile œcuménique pour l'Eglise Universelle ». Jean XXIII a raconté comment l'idée de convoquer un concile s'était imposée à lui au cours d'une conversation avec le regretté cardinal Tardini : « Ce ne fut pas le fruit de longues considérations, mais une sorte de fleur d'un printemps inattendu... Une inspiration dont la spontanéité nous a frappé comme d'un coup subit et imprévu. » Le St Esprit est à l'origine de ce Concile inattendu, Il en restera, pendant toute sa durée, l'acteur principal.

Le Concile de l'« aggiornamento »

Le but principal du Concile consistera à promouvoir le développement de la foi catholique, le renouveau moral de la vie chrétienne des fidèles, et l'adaptation de la discipline ecclésiastique aux besoins et méthodes de notre temps. Le Concile Vatican II n'est donc pas destiné à délivrer l'Eglise d'une hérésie envahissante, comme le furent ceux de Nicée, Ephèse, Chalcedoine... ou d'un schisme, comme celui de Constance. Il n'aura pas non plus à entreprendre une « réforme » comme celui de Trente. Ce sera le concile de l'« aggiornamento », de la « mise à jour ». Il sera plus pratique que doctrinal. Renouveau et adaptation sont les deux mots qui caractérisent l'orientation que le Pape veut donner au Concile. Il faut faire les réformes nécessaires afin que le visage de l'Eglise devienne de plus en plus attrayant aux yeux de ceux qui, de plus en plus nombreux, vivent en dehors d'elle. C'est cette église, sainement modernisée et jeune, qui pourra dire aux frères séparés : « Venez à

nous : voici que le chemin est ouvert pour la rencontre ; venez prendre ou reprendre votre place, laquelle est, pour un grand nombre d'entre vous, celle de vos premiers pères ». Ainsi ce concile servira la cause de l'unité.

Un homme sur quatre est chinois.

Il faut une « mise à jour » de l'Eglise, parce que le monde dans lequel, tout en n'étant pas du monde, elle doit proclamer son message, est en pleine transmutation, est en crise. L'Eglise ne peut pas connaître de crise au sens courant du mot, mais au cours de son développement humain, elle connaît des blocages et des difficultés qu'elle doit vaincre. « S'il y a une mise en question de l'Eglise, écrit le Père Congar, c'est une question apostolique et missionnaire. Car l'Evangile doit être annoncé aujourd'hui à un monde dans lequel un homme sur quatre est chinois, deux tiers ne mangent pas à leur faim, un tiers vit en régime communiste, un chrétien sur deux n'est pas catholique... » Le monde et l'Eglise n'ont pas encore assimilé la mutation fantastique produite par la science et la technique. Il faut que l'Eglise soit plus apte à répondre aux questions de notre temps, aux questions d'une humanité qui traverse une heure sombre.

En état de concile

Les chrétiens sont l'Eglise. Ils ne peuvent donc rester indifférents devant ce qui se passe en ce moment à Rome, ils ne peuvent pas non plus attendre passivement les décisions des Pères du Concile. Il faut qu'ils soient dès à présent en état de concile, comme le disait le Cardinal Feltrin. Et tout d'abord, par la prière. Le concile étant avant tout un événement surnaturel, le chrétien, en union avec toute l'Eglise, a le devoir de prier le St Esprit afin qu'Il éclaire les Evêques, afin que les efforts déployés depuis bientôt trois ans aboutissent au résultat tant souhaité par Jean XXIII : présenter l'Eglise dans toute sa splendeur, sine macula et sine ruga. Le pape écrivait dans une lettre du 28 avril 1962 : « il est nécessaire que d'ores et déjà tous les chrétiens fassent des efforts accrus dans le sens de la justice individuelle et sociale, pratiquent avec plus d'ardeur la charité, mettent joyeusement au service du bien commun leurs personnes et leurs richesses ». Si la Communion des Saints n'est pas un mythe, mais une réalité de foi, les efforts des chrétiens pour une vie évangélique plus authentique, ne manqueront pas d'in-

LE MOT DE L'AUMONIER



fluencer les décisions conciliaires.

Et à l'Université.

En plus d'une prière plus vraie, d'un effort plus soutenu dans le sens de la charité et de la justice dans son milieu providentiel qu'est l'université, l'étudiant chrétien plus qu'un autre doit veiller à l'approfondissement de sa culture religieuse. Il ne suffit pas de critiquer la formation reçue dans le passé, il faut aller positivement de l'avant et profiter de tous les moyens que les mouvements universitaires catholiques mettent à la disposition de ceux qui désirent travailler dans ce sens. Il faudrait donc qu'au moment où se déroule à Rome la première session du Concile, non seulement les Messes Universitaires des mercredi soient plus vivantes, mieux suivies, mais aussi que les cercles de l'Union, du Foyer Laënnec et des Equipes Universitaires soient mieux fréquentés, mieux soutenus par tous les étudiants catholiques.

Le concile est pour l'Eglise un immense examen de conscience. Le chrétien universitaire, membre de cette Eglise, doit lui aussi au début de cette nouvelle année académique faire son examen de conscience et se demander si à l'Université il est décidé, dans la mesure de ses possibilités, de faire tout pour rendre le visage de l'Eglise plus attrayant.

J. VAN HAELST

Aumônier de l'Union.

PROCHAIN NUMERO

FOLKLORE ESTUDIANTIN

- L'ŒUVRE DE MOUNIER
- SEMAINES SOCIALES DE FRANCE
- LA BOURSE OU LA VIE
- NOS RUBRIQUES HABITUELLES

ET...

LE VAILLANT LITTÉRAIRE

TOUJOURS
2.000 EXEMPLAIRES
ET AU MOINS

12 pages de lecture

Nous avons voulu, en effet, en créant Le Vaillant « Littéraire » répondre à un besoin pressant de bon nombre d'étudiants.

Pour beaucoup de ceux-ci, écrire est un hobby, une évasion ; qui d'entre nous n'a pas au moins une fois dans sa vie, rédigé un essai, couché quelques vers ; ces vers sans doute, ne seront jamais lus.

Le « Vaillant Littéraire » sera ouvert à tous ceux qui ayant écrit quelque chose voudraient le voir publier à un tirage raisonnable.

C'est une chance unique que Le Vaillant offre à ses lecteurs : pour la première fois à Liège, des œuvres littéraires d'étudiants pourront être lues par deux ou trois mille personnes.

Poètes, Ecrivains, à vos plumes ! Le « Vaillant Littéraire » attend vos envois ; il sera heureux de les publier.

Vous aurez tous compris que c'est à la collaboration de tous que nous faisons appel, sans considérations politiques ou idéologiques pour le Grand Vaillant, sans se préoccuper de vers libres ou fixes pour le Vaillant « Littéraire ».

Nous faisons un grand pas, c'est à vous de faire l'autre.

Si, contactées, les personnalités intéressées ne daignent pas nous répondre ou le font d'une façon conventionnelle et banale, si les poètes et les écrivains ne nous envoient pas leurs essais littéraires, c'est le lecteur, une fois de plus, qui en pâtira.

Sortir un numéro de dix ou douze pages, nous saurons toujours bien le faire tout seuls, mais tout le monde n'aura pas été entendu.

Nous devons bien conclure nous-mêmes et malgré notre effort d'objectivité, cette conclusion sera la nôtre, elle ne sera pas générale, universelle. Manquant d'éléments, elle serait subjective pour nous, partielle pour les autres.

J. HUYNEN.



Quand les restaurants louvanistes augmentent leurs prix, les étudiants font la grève de la faim ou bivouaquent dans la rue.

POUR CEUX QUI CONNAITRAIENT

1962 : JEAN MELON NOUS D

C'est un refrain à la mode. Ceux qui ont plus d'une étoile à leur penne connaissent la chanson. S'ils sont intelligents, ils sourient et haussent les épaules. Les autres, ceux qui viennent de découvrir la crasse des amphis et la triste litanie des cours insipides, ceux-là s'interrogent ou se hérissent. Ils croient facilement que le monde où ils entrent est déchiré par d'obscures luttes « politiques ». Le dégoût qu'inspire la « politique » dans notre petite patrie d'héroïsme aura tôt fait de les détourner de cette U.G. que certains disent d'extrême gauche, pour se dispenser d'en faire une critique potable sinon intelligente. Peu leur importe d'ailleurs qu'elle soit communiste, fasciste ou anarchiste, ils la croient politisée et ça suffit largement pour justifier leurs anathèmes. C'est pourquoi, chaque année, nous devons perdre des heures entières à clarifier les idées, à définir et redéfinir notre action, à justifier nos prises de position devant une masse lente à s'enflammer

rouche déterminatio
mêmes. Nous avio
sonne ne savait enc
dicalisme étudiant.
ce cheval de batai
l'unité. Le cheval
seul, ses écuyers (le
ce) se demandant a
de temps durerait l
lant d'alors publi
syndicalisme étudia
thodes et son histo
s'imposait. Son nom
chose prenait forme
fut de lui donner
tuts et surtout, les
Il fallait créer des
la question : « Ma
U.G. ? » n'eut plus
bord le service Jobs
chat, le service d'é
reau de consultation
de tourisme, l'éditio
le service d'inform

HISTORIQUE :

EN FRANCE

— Avant la guerre, le syndicalisme étudiant n'existe nulle part. Les activités des différents cercles et associations sont purement folkloriques. Les étudiants, provenant en grande majorité de familles aisées, n'ont d'ailleurs, aucune revendication à faire valoir.

— Après la guerre, les cadres résistants, à la tête des mouvements étudiants FRANÇAIS, apportent une idée nouvelle : les étudiants ne sont pas des êtres marginaux ; ils ont quelque chose à dire dans la vie de la nation. Solidaires de toute la jeunesse du pays, ils ont à défendre les valeurs intellectuelles dans une société plus humaine et plus démocratique.

— Rapidement, on en arrive à une prise de conscience du milieu, l'action syndicale comme telle, commence à s'organiser, l'U.N.E.F. (union nationale des étudiants français), est constituée, et la CHARTE DE GRENOBLE (1946), véritable code du syndicalisme étudiant, définit l'étudiant comme : un jeune travailleur intellectuel.

— Toujours en France, et sans jamais dévier des prises de position initiales, l'U.N.E.F. poursuit une action corporatiste directe, non sans résultat d'ailleurs, mais plus encore, une action véritablement syndicale, réclamant une plus grande démocratisation des études, le pré-salaire, de nombreuses réformes de l'enseignement.

— Mais l'U.N.E.F. va plus loin, estimant que ses réformes ne peuvent s'accomplir que dans le cadre d'une réforme radicale de la société, estimant que le syndicalisme étudiant doit être dans la vie de la nation, une quatrième force, à côté des classes dirigeante, intermédiaire et syndicale, l'U.N.E.F. sera amenée à prendre diverses positions politiques. Pierre Gaudez, président de l'U.N.E.F., sera refusé au concours de l'école nationale d'administration, par suite d'idées peu conformes avec celles du pouvoir.

— Le gouvernement fut amené à créer de toute pièce une nouvelle fédération : la F.N.E.F. (fédération nationale des étudiants français), largement inféodée au pouvoir et subsidiée par lui. Les diverses prises de position de l'U.N.E.F. face à la guerre d'Algérie (congrès de Lyon 1960), eut pour conséquence le refus de tout subside à l'U.N.E.F., qui vit maintenant grâce à l'aide généreuse des autres syndicats de la nation française.

DANS LE MONDE

— Dès 1950, partout dans le monde, les étudiants prennent conscience de leur force et du

rôle à jouer dans la vie nationale : en Hongrie, en Corée, en Turquie, au Congo, dans toute l'Amérique latine, les étudiants vont jouer un rôle politique plus ou moins important, sans qu'on puisse parler véritablement de syndicalisme étudiant, et sans que, semble-t-il, l'influence française ait réellement joué. Cependant, en Italie, bien que le syndicalisme étudiant y soit moins revendicatif et plus corporatiste qu'en France, étudiants et professeurs ont fait la grève le 1^{er} oc-

TOUT SUR LE SYND

tobre 1962, parce que satisfaction n'avait pas été donnée à leurs diverses revendications. En Hollande, en Allemagne, dans presque toute l'Europe, l'influence française jouera à des degrés divers. La prise de conscience du monde universitaire est donc un phénomène contemporain, largement répandu dans l'espace. Le syndicalisme étudiant, tel qu'il est défini par la charte de Grenoble, est semble-t-il une expérience plus typiquement française, mais qui n'est certes pas restée sans influence à l'étranger.

EN BELGIQUE

— En Belgique, l'influence française fut prépondérante. A l'U.L.B., J. Somerhausen, à Louvain, F. Monheim et P. Wauthier, à Liège - J. Gilliard furent les promoteurs d'un syndicalisme étudiant intégral.

— Dans toutes nos universités, des associations et unions générales furent créées. (A Liège, une A.G. confiée à J. Gilliard), tandis que ces associations se fédéraient en un organisme national : la F.E.B. (fédération des étudiants belges). Au CONGRES DE LIEGE (1959), la Charte de Liège reprenait les grandes lignes de la Charte de Grenoble et définissait à son tour, l'étudiant comme : « jeune travailleur intellectuel ».

— Suite à divers incidents linguistiques, les étudiants flamands se retirèrent scandaleusement de la F.E.B. et quelque temps plus tard, les étudiants wallons se fédérèrent en une nouvelle association : le M.U.B.E.F. (mouvement universitaire belge des étudiants francophones), qui, après des débuts difficiles, semble à présent bien parti. Dans l'état actuel des choses, une nouvelle association sur le plan national semble être très difficile à réaliser.

— Entretiens à Liège, une nouvelle U.G. succédait en 1961 à l'A.G. défunte ; élue par les

mais prompt à s'indigner.

L'histoire de l'U.G. est courte si l'on considère qu'elle existe à peine depuis deux ans ; elle est longue si l'on doit faire la liste des réalisations, des accidents et des succès qui jalonnent déjà son existence.

L'U.G. est née dans l'enthousiasme. Depuis 1958 il n'existait plus d'association représentative des étudiants. Ceux qui proposèrent le premier plan de réorganisation furent donc bien accueillis, d'autant mieux que ce plan avait été préparé de longue date et que la bonne volonté des présidents de cercle de l'époque n'avait d'égale que leur incompétence et leur fa-

cercles facultaires, l'U.G. s'est illustrée déjà par certaines réalisations concrètes, bien que n'ayant pas encore, semble-t-il, dépassé le stade corporatiste.

CAUSES :

— La cause profonde du syndicalisme étudiant est l'accroissement des étudiants dû pour une grande part, à la démocratisation de l'université. Cet afflux d'étudiants financièrement défavorisés fut la cause de difficultés matérielles très grandes et d'un certain malaise auxquels les responsables ne donnèrent pas de solutions satisfaisantes.

— Il serait faux de considérer le rôle joué par la résistance française, et d'autre part, la soif

ganisation de confé
ne commission soci
centre d'études sy
d'information sur l
tance technique, to
joutant à nos tâche
de coordination.

Nos idées n'avaie
Quelques-uns souria
vaient bonnes mais
au fond, personne n
pour cette raison q
te blanche. Cette d
contre, fit peur à c
sait plus : « Vous r
larmait de ce que

de renouveau, l'enthou
les réformes sociales q
ce, après la libération,
bles du syndicalisme
plutôt comme l'occasio
catalyseur pour les ca

OBJECTIFS

OBJECTIFS C

Parmi les nombreu
poursuivis par le syn
de Liège s'efforce de r
tie, a déjà réalisé :

— Création d'un service
toutes les facultés.

L'U.G. DEVIENT-EL

NE LE PAS ENCORE...

BIT

de ne rien faire eux-
les mains libres. Per-
ce qu'était le syn-
C'est donc autour de
le inconnu que se fit
partit d'ailleurs tout
es cercles en l'occuren-
avec perplexité combien
chevauchée. Le Vail-
force articles sur le
nt, ses buts, ses mé-
ire. Lentement, l'U.G.
devenait familier. La
e. Notre premier souci
ne ossature, des sta-
moyens de s'affirmer.
« services » pour que
is que fait-elle, votre
de sens. Il y eut d'a-
s, puis la centrale d'a-
lition de cours, le bu-
n juridique, le bureau
n de « Perspective »,
ation culturelle, l'or-

bouffer, étouffer les cercles, culbuter la
Mâson, dynamiter l'Université ». Cette
accusation ne fit pas long feu. On ne pou-
vait tout de même pas nous reprocher de
travailler, alors que c'est la première qua-
lité qu'on exigeait de nous.

Ce petit obstacle évité, un autre se dres-
sa, beaucoup plus grave.

L'U.G. s'était construite sur des prin-
cipes de non alignement politique. Ceux
qui — Dieu seul en connaît la raison —
n'ont jamais porté l'U.G. dans leur cœur,
trouvèrent là le terrain propice à leurs ma-
chinations. Ils s'ingénierent à trouver
dans toutes les publications de l'U.G.,
dans ses tracts, ses communiqués, ses pri-
ses de position et jusque dans les propos
les plus anodins de ses dirigeants, les si-
gnes infaillibles d'une ouverture à gauche.
Mentez, mentez, il en restera toujours
quelque chose.

J'ai conscience, au terme de cet article,
de vous avoir livré très peu d'idées et
beaucoup de mauvaise littérature.

◆ En un mot, faciliter la vie de l'étudiant à l'uni-
versité, organiser ses loisirs, le représenter et le
défendre, tel est le programme corporatiste que
poursuit patout le syndicalisme étudiant, adap-
tant son action aux conditions différentes d'une
université à l'autre.

OBJECTIFS SYNDICALISTES

A « COURT » TERME

ICALISME ETUDIANT

rences, la création d'u-
ale, et maintenant, le
ndicales et le bureau
es possibilités d'assis-
utes ces activités s'a-
s de représentation et

Si vous avez eu le courage de perdre un
temps précieux à lire cette prose, vous au-
rez peut-être encore celui de vous deman-
der ce qu'est vraiment l'U.G. Alors seule-
ment vous perdrez vraiment votre temps.

Ce qu'est l'U.G., comment le savoir ?
Elle se définit en se créant ; comme toute
chose vivante, elle est avant tout mouve-
ment.

Pensez ce que vous voulez de la nature
de ce mouvement mais, de grâce, n'allez
plus répandre le faux bruit qu'il s'agit
d'une bande de cocos. C'est vraiment trop
facile.

Jean MELON.

◆ — Le syndicalisme étudiant, en France comme
en Belgique, vise à rendre le recrutement univer-
sitaire plus démocratique. Aussi, réclame-t-il un
système d'assurance sociale aux étudiants, des
allocations d'étude ou bourses plus substantiel-
les, voire le pré-salaire pour les étudiants.

◆ — Le syndicalisme étudiant réclame une réfor-
me complète des études, du primaire au supé-
rieur. La réforme de l'enseignement moyen, l'é-
galité des diplômes d'humanités, la création d'u-
ne propédeutique, autant de problèmes envisa-
gés par le syndicalisme étudiant.

◆ — Une meilleure orientation pour le choix d'u-
ne faculté, une réforme de l'enseignement don-
née en candidature, des diplômes européens, un
service de placement, telles sont les réformes en-
visagées par le syndicalisme étudiant, dans le
cadre de l'enseignement supérieur.

◆ — Le syndicalisme étudiant, pour ces diverses
raisons, souhaite pouvoir participer aux décisions
prises concernant les étudiants.

Au paternalisme, il oppose la co-gestion et la
prise en mains de leurs problèmes, par les étu-
diants eux-mêmes, l'université étant un corps or-
ganique où chacun doit avoir sa place.

OBJECTIFS SYNDICALISTES A LONG TERME

◆ — Le syndicalisme étudiant, bien que restant
assez vague quant aux moyens à employer, dési-
re une réforme complète de la société, la li-
bération collective de l'homme par une société
plus humaine et socialisée.

Bien que les responsables considèrent cet ob-
jectif comme un but à poursuivre dans l'immé-
diat, la plupart voient plutôt cette réforme de
la société comme UNE CONSEQUENCE inélucta-
ble de l'action entreprise.



Le Congrès de la F.E.B. à Liège en 1959, à la fin duquel eut lieu la pro-
clamation solennelle de cette CHARTE DE LIEGE, calquée sur celle de
Grenoble, a été la première « sortie » officielle du syndicalisme étudiant bel-
ge. Pour la première fois, des contacts assez sérieux purent avoir lieu entre
étudiants de différentes Alma Mater sur des questions d'importance ma-
jeure tels les problèmes facultaires, sociaux, etc... Notre photo nous montre
une vue de la commission sociale dans laquelle Louvain et Bruxelles jouè-
rent un grand rôle.
Cl.-A. L.

LE MOT :

On a beaucoup critiqué le terme de : « syn-
dicalisme étudiant ». Force est de constater qu'il
n'est pas parfait. Pour beaucoup, ce seul mot de
syndicalisme est un épouvantail et justifie par
conséquent une inaction totale. C'est assez re-
grettable, cependant il faut bien constater que
si le mot peut faire peur, lui seul est parfaite-
ment adapté à l'action entreprise, étant donné
que :

— Le syndicalisme étudiant peut présenter certai-
nes analogies avec le syndicalisme ouvrier, il
est, en son essence, radicalement différent.

— Corporatisme étudiant limiterait forcément l'ac-
tion entreprise à un rôle protectionniste et
mercantile. Le syndicalisme étudiant est corpo-
ratiste, mais il est plus qu'un réflexe de clas-
se.

La mission d'un syndicat, si l'on reprend son
étymologie SUN- DIKE, est multiple.

— REPRESENTATIVE : agissant en lieu et place
des individus isolés, qui lui délèguent leurs
pouvoirs.

— PROTECTRICE : elle protège les individus iso-
lés.

— EDUCATIVE : elle fait faire l'apprentissage de
la responsabilité sociale.

— INFORMATIVE : elle fait connaître les problè-
mes communs et fait connaître les solutions
possibles aux intéressés.

— REVENDICATIVE : elle tente de faire préva-
loir le droit par la pression du groupe, plus
efficace que celle de l'individu.

Nous croyons avoir rempli fidèlement notre
mission d'informateurs et l'on ne peut nous ac-
cuser de faire pencher la balance en faveur ou
contre l'U.G. C'est à l'étudiant lui-même d'exa-
miner froidement les faits, de voir si l'action de
l'U.G. se justifie, de voir si son soutien devrait
être apporté au syndicalisme étudiant. Cepen-
dant, l'U.G. sera ce que les étudiants voudront
qu'elle soit. On peut regretter la création de l'U.
G., mais il est un fait certain : elle est là. Un fait
vaut plus qu'un lord-maire.

A partir du moment où une chose existe, le
plus sage est-il de l'ignorer, de briller par son
absentéisme, ou au contraire, de l'épauler loya-
lement, et de lui accorder une collaboration in-
telligente et raisonnée ?

J. HUYNEN.

siisme remarquable pour
ue l'on constate en Fran-
comme les causes vérita-
étudiant. Considérons-les
on privilégiée, comme un
uses profondes.

:

CORPORATISTES

x objectifs corporatistes
dicalisme étudiant, l'U.G.
éaliser et, en grande par-

e d'édition de cours pour

LE COMMUNISTE ?

INNOVATION OU ADAPTATION



APRES INTERVIEW DE **M. FRENAY,**

PHILIPPE CHARLES NOUS PARLE DE :

LA REFORME DES ETUDES D'INGENIEURS

Piedboeuf
Lager Beer
Boisson de Joie et de Santé

OVOMALTINE
au petit déjeuner
vous assure
de l'énergie
pour toute
la journée

Pour tous vos VÊTEMENTS de PROTECTION

Cache-poussière tous modèles, tabliers labo et dissection, pantalons blancs

A LA POSTE Maison **THOMA**
RUE REGENCE 42, LIEGE

Importantes réductions à MM. les Etudiants — Ouvert de 9 à 19 h.

EQUIPEMENTS COLONIAUX - MALLES METALLIQUES

Esperance Longdoz

Tôles fines à froid
Tôles à chaud
Tôles galvanisées - Galvel
Tôles électrozinguées - Zincor
Fer-blanc électrolytique
Feuillards à froid
Feuillards à chaud

Liège



Phone 43.74.68

Télex 4246 Eldoz

MISE AU POINT :

Tout le monde en parle ; beaucoup croient savoir en quoi elle consiste ; certains la jugent, d'autres la critiquent. Vais-je, à mon tour, user ma plume (ou perdre mes plumes !) contre cette grande inconnue ?... Vais-je, comme tant de chroniqueurs étudiants avant moi, vous faire croire que cette réforme des études n'a plus de secret pour moi et vous accabler d'imprécisions ou d'inexactitudes grossières ? Vais-je entraîner le Vaillant dans une polémique « pour ou contre la réforme » ?... NON... Je tiens à le préciser clairement : cette réforme des études d'ingénieur ne saurait être présentée objectivement que par son inspirateur, le pro-doyen Frenay, de la Faculté des Sciences Appliquées, lui-même et le rôle de cet article n'est autre que de vous préparer à la conférence que Monsieur le Pro-doyen FRENAY nous a promis de tenir à l'Union sur ce sujet dans le courant du mois de novembre, conférence à laquelle vous êtes tous cordialement invités.

Je ne veux pas répondre à des questions, mais en susciter...

LES ETUDES DE PAPA...

Le nombre des étudiants ingénieurs augmente sans cesse (plus de trois cents inscrits en première candi cette année !), l'industrie et les bureaux d'étude réclament un nombre sans cesse croissant d'ingénieurs, de plus en plus capables et de plus en plus complets (laissons à l'Amérique ses ingénieurs super-spécialisés, mais si peu cultivés !); les techniques nouvelles se créent et se développent à un rythme effréné alors que les structures de notre enseignement « dit supérieur » ne varie pas, et même se sclérose de façon continue autant qu'alarmante. Depuis la guerre, une politique de l'autruche a conduit à une baisse évidente de la valeur compétitive de l'ingénieur, sorti de cette université de Liège, qui distilla jadis les meilleurs ingénieurs et savants européens. Alors que la science enseignée évoluait,

les méthodes d'enseignement s'encroûtaient, s'encroûtaient... Combien d'étudiants ne sortaient-ils pas de notre université à peine plus (ou moins) cultivés qu'en y entrant ?

Plus de 50 % de nos ingénieurs occupent dans l'industrie, un rôle de contremaître ; près de 20 % sont aigris parce qu'ils n'ont pas trouvé dans l'exercice de leur profession, le champ d'action qu'auraient du leur ouvrir des études sagement organisées. Combien d'étudiants n'ont-ils pas pour seul objectif, ouvertement déclaré, la conquête d'un diplôme par tous les moyens, plutôt que l'acquisition d'une formation complète d'ingénieur, qui sortira de l'université, avec un bagage technique, et surtout une expérience humaine à la hauteur de ce que la vie attend de lui ?

Combien d'étudiants ingénieurs sont-ils capables de s'exprimer correctement dans une langue étrangère ? Combien sont-ils capables de rédiger élégamment un rapport, de parler avec une certaine aisance en public ? Combien sont-ils, rôtés à la discipline de la recherche en groupe, ce ferment de la science moderne ?

Et puis, il y a l'autre côté de la barrière ; il y a les profs qui donnent mal leurs cours, ceux qui les lisent ; ceux qui ne posent aux examens que d'incroyables tuyaux que l'étudiant apprendra par cœur, sans faire aucun effort de synthèse, sans y rien piger, sans devoir solliciter la réserve potentielle d'un « cerveau assis dans le fauteuil de la mémoire ». Il y a les assistants qui n'ont pas préparé leurs répétitions, les horaires mal foutus, les cours inadaptés aux dernières techniques, il y a...

ENFIN LA REFORME VINT

Voilà, les vices de l'ancien régime tels qu'ils furent dénoncés par Monsieur FRENAY, doyen de la Faculté des Sciences Appliquées. Nous, étudiants, nous étions pour une fois devancés, et largement, dans nos revendications. Les bases de la réforme nous furent jetées d'en haut. Il y a du changé du côté académique.

C'est là la preuve du réveil de l'enseignement supérieur et, peut-être, un certain rappel de la hiérarchie des programmeurs. Enfin, nous sommes compris et aidés...

VIVE LA REFORME...

L'idée de base qui a inspiré cette réforme est que, si la spécialisation est indispensable, il est encore bien plus nécessaire de développer les capacités de l'ingénieur à apprendre sans cesse du nouveau, à s'adapter, à se renouveler, à poursuivre toute sa vie sa formation et son instruction.

Etant donné la rapidité avec laquelle évoluent les idées et les techniques modernes, il faut surtout inculquer un dynamisme intellectuel aux étudiants. L'étudiant n'est pas une machine à passer des examens, mais un « être humain ». (La valeur exacte de ce qualificatif se perd), assimilant des connaissances, certes, mais se forgeant surtout un caractère fort et marquant qui le propulsera par la suite sur sa lancée vers une splendide carrière.

ET NOUS, VIEUX POILS

Abandonnés dans le dernier wagon de cet omnibus moribond, il est grand temps que ce souffle nouveau qui nous atteint déjà heureusement, réchauffe notre ardeur et nous fasse comprendre que, si nous ne bénéficions pas directement de la réforme, au moins, elle nous servira de signal d'alarme : quand on prescrit un remède, c'est que la maladie menace - !

Pour nous, ce serait un suicide que d'assister à cette réforme en spectateurs, disant qu'elle ne nous concerne pas, alors même qu'elle s'adresse à nous de façon d'autant plus pressante que nous sommes encore en quelque sorte engourdis par l'ancien régime et perclus de vieilles méthodes.

Philippe CHARLES
(4^e génie chimique).

ETUDIANT - INGENIEUR, QUE TU SOIS EN CANDIDATURE
OU EN DERNIERE ANNEE,

LA RÉFORME DES ÉTUDES D'INGÉNIEURS
NE PEUT TE LAISSER INDIFFÉRENT !

VIENS A LA CONFERENCE QUE MONSIEUR LE PRO-RECTEUR
FRENAY DONNERA A L'UNION DES ETUDIANTS CATHOLIQUES,
DANS LE COURANT DE NOVEMBRE.

Des affiches préciseront la date. Tu es cordialement invité !

le Vaillant

V L

OCTOBRE 62

LITTÉRAIRE

SUPPLEMENT MENSUEL DU VAILLANT

— LE SEUL PUBLIANT N'IMPORTE QUOI DE N'IMPORTE QUI —

ET VOILA LE VAILLANT...LITTÉRAIRE.

- C'est une revue inutile comme l'apéro, le pousse-café ou la bagatelle. Nous nous efforcerons d'évoquer les éléments marquants par leur qualité, leur ridicule ou leur insignifiance.
 - Notre Vaillant littéraire est ouvert à tous ceux qui en ont « gros sur la cafetière », à tous ceux qui veulent éditer leurs poèmes ou leurs petits récits (nous n'avons qu'UNE page...). Mais nous sommes capables, si la nouvelle envoyée nous paraît de qualité, de lui laisser toute la page...
 - Une précision : le Vaillant littéraire jouit d'une indépendance tant spirituelle que matérielle. Notre page, sous la forme d'un feuillet inséré dans le grand Vaillant, est détachable. Nous nous voulons indépendants ; la littérature doit être « en dehors » des préoccupations habituelles du Vaillant. Nous forgerons des traditions, tout est à faire ; à nous — et à vous — d'en faire une gazette littéraire de quelque tenue.
 - Nous refuserons avec délectation de partager les goûts immodérés de la Masse comme de l'Elite...
 - S'il est entendu que notre effort se portera sur le dégonflement de telle baudruche littéraire, nous essaierons de vous faire partager nos admirations : elles sont aussi solides que tenaces.
 - Nous essaierons de nous mesurer, sans fatuité aucune, avec la production de notre temps.
 - Nous vous proposons une « chasse au cachalot ».
- Le cachalot : histoire littéraire ridicule susceptible de développer le niveau intellectuel de la midinette 1962.
- Nous recevrons avec délectation des cachalots de quelque taille...
- P.S. — Nous réfutons la phrase chère au petit père Voltaire : « Les injures n'ont jamais fait de tort qu'à ceux qui les ont dites ».
- La rédaction adore les injures.

J.-C. SCHOLSEM - François PIROT.

LE MOT DE LA FIN

« IL Y EUT UN LONG SILENCE, AUQUEL LE MUSICIEN MIT FIN EN DISANT APRÈS AVOIR HÉSITÉ :

« EXCUSEZ-MOI, CHERS AMIS... LORSQUE J'ÉTAIS HOMME, J'ÉTAIS SUJET A L'ANÉMIE MENTALE... NE VOUS ÉTONNEZ PAS DE MA QUESTION : POURQUOI AVONS-NOUS TUÉ LA MORT ? »

LES PÉCHÉS AVAIENT PENDU A LEURS CEINTURES, COMME DES PANSES-BÊTES, LES MORCEAUX DE SON SQUELETTE. ILS LES TOUCHÈRENT ET RÉPÈTÈRENT :

« OUI ! POURQUOI AVONS-NOUS TUÉ LA MORT ? » PUIS ILS SE REGARDÈRENT. LEURS VISAGES ÉTAIENT MORNES. ALORS, ILS LAISSÈRENT TOMBER LEUR TÊTE DANS LEURS MAINS ET PLEURÈRENT ; POURQUOI AVAIENT-ILS TUÉ LA MORT ?

ILS L'AVAIENT TOUS OUBLIÉ... »

(André MALRAUX : Lunes en Papier).

WILLIAM FAULKNER :

L'INVAINCU

William Faulkner avait écrit un livre qui le résumait peut-être dans son entièreté : *The Unvanquished* (L'Invaincu). Profondément attaché au Sud par sa naissance, son éducation, par son cœur aussi, Faulkner fut toujours dans ses écrits comme dans sa vie du côté des rebelles invaincus. Ce n'est un secret pour personne, ni aux Etats-Unis, ni au dehors : la guerre de sécession n'est pas encore terminée. Le sera-t-elle un jour ? Faulkner resta sa vie durant partisan acharné du Sud, attaché aux traditions chevaleresques, à la coquetterie des « caballeros » et à tout ce qui, en dehors du folklore pittoresque propre à ces régions tourmentées des U.S.A., fit partie intégrante des us et coutumes du vieux Sud. Un Sud qui ne peut pas vieillir, malgré son nom, un Sud qui ne fut jamais totalement vaincu, bien qu'il ait perdu la guerre. Faulkner était de ceux qui, perdant la bataille, conservaient la face. Et leur fierté, à ces éternels invaincus,

était celle, arrogante, espagnole, des vaincus.

En vivant plus longtemps, Faulkner eut-il pu nous apporter du neuf dans une œuvre à l'image de son pays, torrentueuse et placide à la fois ? Sa dernière création, *The Rivers*, n'avait pas eu le succès attendu. En fait, William Faulkner, après un silence de plusieurs années, n'était-il pas devenu progressivement un vaincu ?

UNE SITUATION DELICATE

Homme du Sud et par cela même rebelle, Faulkner n'avait cependant cessé de lutter pour l'émancipation des noirs. Il était contre la ségrégation raciale, contre la dominance du blanc, qui était d'ailleurs pour lui, la plupart du temps, le *poor white*. Tirailé entre son humanité et les traditions ancestrales, Faulkner devait choisir : peut-on rester sudiste en prônant la liberté de l'homme noir ? Mais Faulkner avait réalisé cet ex-

ploit de penser comme l'homme du Nord et de vivre comme celui du Sud.

La victoire de cet éternel invaincu était peut-être l'achèvement de chaque œuvre, comme arrachée au limon des sentiments, et toute fraîche encore de celui de la terre. Faulkner, on le sait, était un fermier. Il se voulait fermier avant d'être écrivain. Mais dans quelle mesure cette affirmation était-elle un jeu ? « Je suis un fermier qui écrit », disait-il. Puis il se reprenait en souriant : « Mais il faut croire que je suis meilleur écrivain que fermier puisque je n'ai pas reçu de prix Nobel d'agriculture ».

UN SUDISTE LYRIQUE

Les traducteurs de Faulkner se sont toujours heurtés à deux impondérables : le sudisme et le lyrisme propres à ce fermier du Sud. Hemingway était sec et concis, Steinbeck, dans son lyrisme, reste clair, mais Faulkner, doté d'une imagination vé-

ritablement épique, a créé un lyrisme particulier qui n'a rien à voir non plus avec celui de Henry Miller. Le lyrisme de Faulkner, comme celui de Joyce ou de Durrell nécessite une compréhension parfaite de la langue et de ses moyens. Ce lyrisme entraîne une syntaxe parfois fautive, ne tenant aucun compte de la ponctuation, bousculant règles et coutumes, charriant les beautés et les imperfections, comme le Mississippi dans ses plus larges crues.

Quant au sudisme, tel qu'on le rencontre dans *Absalom ! Absalom !* il désoriente parce que nous ne sommes pas renseignés sur tous les aspects du vieux Sud. Mais l'Européen n'est pas le seul à rester perplexe devant ces continuelles allusions à un passé révolu et que les gens du Sud ne veulent pas voir mourir : l'Américain du Nord, lui aussi, ne comprend plus Faulkner, ne saisit plus tout le sel des répliques en patois nègre, en « slang » tout à fait différent de celui de New York ou même

de celui du Sud-Ouest.

Lyrisme et sudisme ne vont pas l'un sans l'autre et sont les deux marques de cet écrivain qui voulait absolument se faire passer pour un fermier, alors que l'Europe, avant l'Amérique (ainsi qu'il en va chaque fois pour un génie) a su qu'un écrivain à part était né lorsque parut *Sanctuary*, que Malraux devait qualifier de « tragédie grecque dans le roman policier ».

LA METAPHYSIQUE DE FAULKNER

Faulkner n'est comparable à nul autre de ses compatriotes. D'autres romanciers sont restés attachés au Sud, tels Steinbeck, Anderson, Caldwell, Wright, mais dans leurs récits n'apparaît aucune trace de métaphysique, aucun tourment aussi poussé de la vie et de la mort. Steinbeck est un humoriste jouisseur, Caldwell un amateur d'intrigues, Anderson un conteur et





LA FARCE



douceur!

25
CIGARETTES
FILTRE
12 F

12 Cigarettes
6 F filtre :

ZEMIR FILTRE



STELLA ARTOIS
la grande bière!

J'aime le Coca-Cola

*"n'importe où,
n'importe quand"*



LE COCA-COLA SE BOIT EN BOUTEILLE SOUS LE CONTRÔLE DU PROPRIÉTAIRE DE LA MARQUE DÉPOSÉE COCA-COLA



50 gr. 16 Fr.

LE WHISKY ET LE CLAN SONT LES CARBURANT DE L'ETUDIANT

Une sale blague... Une crasse !

On y goûte tous les jours avec la même voracité, sans plus s'en rendre compte. Alors que nous étions des enfants, elle nous brûlait la gorge, nous rongait l'estomac.

Maintenant ? On ne la sent plus.

C'est qu'elle a tout brûlé, tout rongé, la salope ! On ne la sent plus parce que nous ne sommes qu'une carcasse vide que parcourent encore quelques nerfs, ceux qui font vibrer les tripes. Et pourtant, me direz-vous, quelle sollicitude pour essayer de dépouiller un peu plus cette carcasse !

Mais, pour revenir un peu en arrière, je ne crois pas me tromper en soupçonnant certains d'entre vous de vouloir varier le menu.

La Farce ? Un empoisonnement collectif. La mort vient lentement, trop lentement. Je vous le déclare : « Nous empestions l'atmosphère, la nôtre et celle des autres ».

Un exemple de Farce ? Des rires grossiers qui rivalisent entre eux de vulgarité parce qu'un ivrogne s'affale tous les dix pas. Vous aussi, un jour, vous serez seuls devant le Monde entier qui se tordra de rire. Seuls, vous vous traînez, vous ramperez comme un soldat dans sa tranchée, cherchant en vain une source. La dernière vision que vous emporterez, sera celle d'une terre sèche toute craquelée.

Vous m'excuserez de vous avoir parlé aussi brutalement. Mais j'ai vécu une aventure si extraordinaire et tellement incroyable...

Je laisse place aux notes prises à Saint-Valentin. Déjà un mois que je suis dans cet infecte camp. Peut-être même, y a-t-il plus d'un mois. Je ne sais pas. On ne m'a pas encore interrogé. Cela veut dire que j'ignore pourquoi je suis ici. Qu'ai-je fait de mal ? Mes compagnons eux aussi se posent cette même question. Elle est maintenant pour nous une obsession atroce.

Et puis, quelle idée d'avoir surnommé cette prison « Saint Valentin » ! J'en ai demandé la raison à un gardien qui faisait le tour du camp en courant. Il m'a dit : « Cela fait plus régulier ».

Comme il fait beau, nous passons la partie la plus importante de la journée hors de nos baraquements.

Hier soir, après le souper, alors que je me promenais dans le camp, un gardien m'a dit : « Au fond, vous n'avez pas eu de chance. Je pourrais être à votre place ». Je ne sais pourquoi, mais je lui ai répondu que je n'en croyais rien. Il s'est donné un air féroce et il m'a dit : « Ne répétez cela à personne, c'est compris ? » Non, ce n'est pas compris !

Le soleil nous a quitté. Une pluie interminable s'abat sur le camp. Mes compagnons jouent aux cartes, d'autres lisent. Ils s'habituent. Moi pas.

Pendant la nuit, trois coups de feu nous ont réveillés. Je me suis levé et je suis allé regarder par la lu-

carne ce qui se passait. Le faisceau d'une lampe de poche frappait un corps inerte. Deux gardiens sont arrivés. Ils ont dit à celui qui se trouvait là : « C'est vraiment dommage ».

Les gardiens se sont penchés sur le corps. Je les ai vus fouiller les vêtements du cadavre. Puis ils l'ont soulevé d'un pas nonchalant, ils se sont dirigés vers le four crématoire de Saint-Valentin.

Mes compagnons se sont levés et ont commencé à jouer aux cartes. Moi, je me suis endormi.

La dernière lettre que j'ai reçue de chez moi date d'il y a quinze jours. Peut-être, y a-t-il même plus de quinze jours. Je ne sais pas. On me disait que le chat était malade, et, que si j'étais en prison, c'est que je le méritais. J'en doute. Je n'ai pas encore répondu à cette lettre.

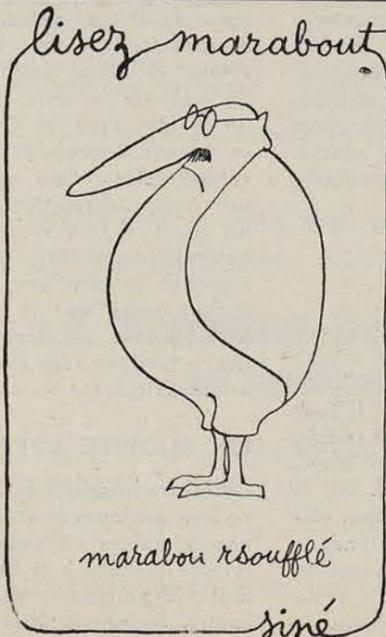
On est venu m'arrêter en pleine nuit. Deux individus s'étaient introduits dans ma chambre, je ne sais comment. Le plus petit a dit : « Vous devez aller à Saint-Valentin ». J'ai répondu que je songerais à y aller pendant les vacances. Le plus grand a dit : « Vous devez y aller maintenant, suivez-nous ». Je les ai suivis.

NOUVELLE
JEAN GR

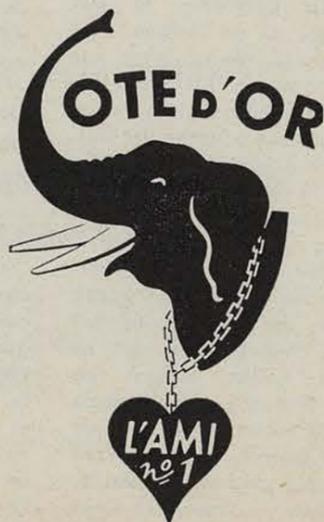
A l'aube, nous étions dans le camp.

Les quelques premiers jours, j'ai songé à m'évader. Puis, j'y ai renoncé, car j'ai pensé qu'on n'était pas à Saint-Valentin pour s'évader. Je voulais aussi connaître la suite de l'histoire dans laquelle on me donnait un rôle. Et ce rôle, je tenais à le jouer de mon mieux.

La seule distraction que nous ayons est vraiment pénible à supporter. C'est le spectacle étrange des gens qui viennent nous regarder. Ils s'approchent des barbelés par petits groupes. Ils ont l'air de gens tranquilles « qui n'ont-jamais-rien-fait ». C'est ce que je leur reproche. Ils ne nous disent même pas bonjour. Moi bien. Ils viennent d'une autre planète. Ses habitants ont des yeux vides où ne souffle que le vent de l'hypocrisie. Ses habitants ne rêvent que d'auto et d'un coin bien calme où personne ne viendra les déranger. Et



BON CHOCOLAT



ARCE

je suis content, drôlement content que nous soyons pour eux une inquiétude et peut-être même, qui sait ? — une angoisse !

Un jour un gosse est venu. Tout hésitant, il s'est approché des barbelés. Il avait un air de gravité naïve. Il m'a dit : « Qu'est-ce que vous faites là ? ». Je lui ai répondu que je ne savais vraiment pas et que j'attendais. Il a semblé déçu, profondément déçu. Alors, voyant que je lui avais fait tant de peine, je lui ai dit sur un ton très sérieux : « Mais l'affaire avance... ». Il a souri puis il est reparti, probablement vers son paradis terrestre : un terrain vague. Parfois, il revient et me demande si je devrais encore attendre longtemps. Je lui dis que non. Il ajoute : « Donc, l'affaire avance... ».

Hélas, non ! Et pourtant ! Si nous sommes ici, c'est que nous avons fait quelque chose de mal ! Mais quoi ? J'ai pas volé, pas tué. Alors !

Mes compagnons ont renoncé à chercher, ils jouent aux cartes, ou ils fument, la tête entre les mains. Je crois que certains d'entre eux me haïssent. Car, je ne suis pas comme eux et par conséquent, je nuis à la société. Ils ne sortent même plus du baraquement.

E INÉDITE DE ANDGEOIT

Nous ne sommes plus que deux à nous demander quoi. Un gars de quinze ans et moi. Il réfléchit énormément. Il veut trouver la solution du problème. En réalité, il ne s'en fait pas. Il est plein d'enthousiasme. Il est certain de bientôt sortir d'ici.

Hier, il pleuvait. Je vous jure, ce n'était pas gai à voir, la sale pluie qui suintait de partout à l'intérieur de notre baraquement. Le camp était transformé en amas informes de boue. Mes compagnons ont commencé une discussion sur le climat du pays. Je suis sorti. Joseph, le gars de quinze ans m'attendait. Il m'a dit : « Chez nous, au « Cinq », ils ne sont pas gentils. L'un d'eux a sorti trois bouteilles de vin d'un colis qu'on lui avait envoyé. Il a dit qu'ils attendraient que je sois sorti pour les vider. Je ne sais pas pourquoi, j'ai pleuré ». J'ai dit à Joseph que ce n'était pas grave. Il faut ou-

blier, ce qui s'appelle réellement oublier. Joseph a souri, puis il s'est encouru. J'ai crié : « Joseph... ». Il n'a pas répondu.

Mes vêtements mouillés me collaient à la peau. Et des mèches de mes cheveux s'écoulaient des filets d'eau. J'ai cru distinguer une femme couverte de haillons qui s'approchait des barbelés. Elle a appelé. Je me suis avancé. Elle avait un air calme et serein. Oui, c'est cela, depuis que j'étais sur terre, j'avais l'impression de rencontrer la première personne vivante. Elle m'a dit en souriant : « Vous sortirez bientôt d'ici... vous serez seul ». J'ai répondu : « Ce n'est pas juste, Joseph, lui aussi doit sortir d'ici, et mes autres compagnons... ». Elle m'a dit : « Non, voyez-vous, c'est impossible, donne-t-on la liberté à celui qui ne peut y mordre à pleines dents, l'espérance à celui qui se complait dans son indifférence ? La prochaine fois que je viendrai, vous sortirez d'ici... vous serez le seul ».

Le lendemain à 7 heures, on nous conduisit dans un baraquement inoccupé. Comme il n'y avait pas de chaises ou de bancs, nous sommes restés debout. Mais un de mes compagnons était souffrant, alors il s'assit par terre. Un gardien lui donna un coup de pied dans le dos. J'ai crié : « Assassin » tout en aidant mon compagnon à se relever. Le gardien s'est approché de moi et m'a brutalement giflé. Alors je lui ai dit que je ne lui en voulais pas et qu'il exerçait un bien triste métier. Il m'a répondu que celui qui me passerait la corde autour du cou avait un sort bien moins enviable que le sien.

Il devait y avoir une heure que nous attendions. Peut-être y avait-il même plus d'une heure. Je ne sais pas. Trois hommes entrèrent. Un seul était en civil. Il parla : « Je suis ici, envoyé par le gouvernement, non pour vous juger, mais plutôt pour vous comprendre et plus exactement encore pour vous faire comprendre. J'estime pour ma part, que lorsque quelqu'un va être pendu, il a le droit d'exiger des explications. Je suis pour vous un ami. Un ami que l'on aime retrouver pour lui confier ses tracas, ses petits ennuis et même n'importe quelle question angoissante. Ne rejetez donc pas celui qui vient à vous avec ces paroles de paix... ».

L'ignoble individu ! Probablement encore un de ces êtres tout droit sorti d'un couvent d'une bourgeoisie en ruine. L'ami se trémoussait de plaisir. Il nous regardait chacun à tour de rôle avec une hypocrite bonté. Il se trémoussait de plaisir, imaginant les scandales, les petites fautes, les petites crasses qui entachaient nos consciences. Le salaud ne se contentait plus. Il éclata de rire. Un rire atroce, un rire de démon, de possédé ! Il s'écroula par terre ! Dans une dernière quinte de rires ou plutôt de sanglots, il cria : « Je suis votre ami ».

Un gardien s'avança. Il dit : « Vous excuserez Monsieur, il est très souffrant... ».

Il fallut attendre quinze jours avant de revoir « Monsieur ». Il fallut attendre assez longtemps pour que mes compagnons forment des clans, des clubs secrets au rituel exigeant. Mais comme ils étaient peu nombreux, certains avaient différentes attributions dans divers cercles « secrets » (j'insiste !) « Monsieur » parla :

« Je vais vous parler comme vous parlerait un ami. Et même comme un frère. Mon ambition est grande, me direz-vous, mais qu'importe mes chers amis, ce ne sera guère la première fois que je la réaliserai. Déjà des regards s'illuminent me faisant comprendre que des liens d'amitié s'établissent... ».

Il parlait « Monsieur ». Il parlait mal, en crachotant, souffrant. Ses yeux semblaient morts. J'ai compris : « Monsieur » était drogué !

« Si vous êtes ici, c'est parce que vous êtes des assassins. Vous êtes tous coupables des crimes les plus monstrueux. Coupable d'indifférence lorsque l'on attendait de vous de l'enthousiasme, Coupable de haine lorsque l'on attendait de vous un peu d'amour. A celui qui tendait la main, vous lui avez craché dedans.

A celui qui ne demandait de vous qu'une chose, l'écouter, vous avez fermé votre porte... ».

La liste était longue. Mes compagnons étaient pâles.

Tout ce que je peux affirmer, c'est que je tremblais. Une peur morbide m'envahissait.

Et « Monsieur » termina son brillant exposé par ces quelques mots : « Dans trois jours, vous serez tous pendus ».

Chacun s'est étendu sur son lit. Chacun répète à tour de rôle le même mot de passe : « C'est impossible, ce n'est pas vrai, c'est horrible, on ne va pas nous pendre ». Certains ont pleuré. Puis le silence est venu avec la nuit. Un silence inquiétant, obsédant. J'ai dit lentement en détachant chaque mot :



« C'est moche. C'est moche comme on peut faire du tort aux autres sans y prêter l'attention ». Quelqu'un a dit : « Imbécile ! »

Cette nuit-là, je n'ai pas dormi.

Le lendemain, j'ai fait la promenade habituelle avec Joseph. Il ne parlait pas. Il se contentait de marcher un peu derrière moi, la tête baissée, les mains en poche. A un moment, je me suis retourné, Joseph n'était plus là.

J'ai entendu une voix. La jeune fille couverte de haillons était là. Elle, elle vivait. Je me suis approché d'elle. Elle m'a dit : « La porte est ouverte... viens ». Je suis sorti !

Nous avons marché... A un moment, elle m'a dit : « Retourne-toi ». J'ai vu au loin Saint-Valentin comme un cauchemar qui s'éloigne dès que vient le jour. Je suis allé chez elle boire une tasse de café. Et au moment où je lui disais au revoir, elle m'a dit : « Vous pouvez aller assister à l'exécution de vos compagnons ».

C'est ce que j'ai fait. Je me rappelle les visages fermés, sombres et, au milieu d'eux, deux yeux qui brillaient. C'était Joseph ! Enfin, lui aussi avait trouvé. Joseph me regarda. Il souriait ! Et j'ai pensé que celui qui mourait, renaissait à la vie.

Cette vie que j'avais trouvée si absurde avait son sens. Et j'ai compris enfin que ce qu'on appelait l'absurde était une impression, une sensation. L'absurde était aussi cette Farce, cette mauvaise plaisanterie, une faute contre les autres.

Le problème est toujours aussi angoissant, je le sais bien. C'est de la Farce que nous devons avoir peur et non du chantage atomique. Oublions toute publicité scandaleuse dont le seul but est de vous aveugler.

Il suffit de... de quoi donc ? — pour que tout ne soit plus qu'un vaste brasier. Le seul qui dévore tout. « Le feu est ma patrie » proclamait Joseph Day dans Moïra.

La Farce est partout. On la retrouve à chaque coin de rue. Elle ne néglige aucun moyen pour paraître plus alléchante, vous injecter son poison... Sur son chemin, il n'y a que des ruines fraîchement recouvertes de peinture. Mais les couleurs sont laides et les ruines puent... La Farce est partout. Que les âmes sensibles se nourrissent de fortifiants ! Et chaque fois que la Farce se dresse devant nous, que nous ayons le courage de l'attaquer même si nous devons y laisser la peau.

lisez marabout



marabou quet

siné

William Faulkner : L'INVAINCU

(suite de la page 1)

Wright défend sa cause. Mais Faulkner, comme Sartre, veut s'engager plus avant, connaître, ou du moins tenter d'approcher le secret qui rend les hommes tels qu'ils sont.

A ce titre, et peut-être parce qu'il est obscur, on dira que Faulkner est profond. L'amer-tume qu'il glissait dans ses symboles était-elle tout à fait subconsciente ? Très averti de son art, quoi qu'il en ait paru, Faulkner savait comment il écrivait et comment il devait le faire. Il ne visait pas au succès puisqu'il se préoccupait aussi peu du lecteur que l'écrivain américain le fait en général : cela lui importait peu d'être compris ou non. Il ne visait qu'à suivre son sentiment et à l'exprimer comme il l'entendait. Qui d'autre que lui-même aurait pu être juge de son œuvre ? Faulkner, fermier, écrivait pour se débarrasser de ses obsessions, de ses souvenirs, de ses idées sudistes. Il terminait son livre et s'il en était satisfait, l'opinion du lecteur ou du critique n'y venait plus rien changer. N'est-ce pas là le fait d'un véritable écrivain ? Car on n'écrit jamais que pour soi, égoïstement, et si la fiction trahit des opinions sociales, il n'en reste pas moins vrai que cette fiction est faussée dès le départ si on songe, en commençant, à plaire ou à déplaire au lecteur.

Faulkner savait que le métier d'écrivain est décevant et téméraire, que c'est un démon qui pousse à écrire et dirige la pensée et le style vers une direction qu'on ne choisit pas délibérément. Il savait aussi que rien n'est jamais assez bien, que les efforts n'atteignent jamais la perfection. Alors, évidemment, on se pose la question : à quoi bon écrire ? Mais peut-être, et pour Faulkner plus que pour tout autre, était-ce là la récompense : continuer d'écrire dans l'espoir, un jour, d'en savoir plus long, sur soi-même, sur les autres, sur la vie et la mort.

UNE MORALE DU COURAGE

Faulkner avait en l'homme une foi inébranlable : tous ses romans, et surtout les deux récits admirables que sont *The wild palms* et *The old man*, ne cessent d'affirmer cette confiance tenace au genre humain. A une époque où les hommes ne savent plus qu'inventer pour se livrer des guerres atomiques, Faulkner continuait de croire que rien ne pourrait jamais détruire l'esprit humain : l'homme se détruit physiquement mais l'esprit survit.

Depuis le début des temps, les mêmes problèmes ont dû se résoudre, les mêmes injustices se combattre, l'homme cherche toujours à se montrer plus courageux qu'il n'est, mais un beau jour, il se rend compte soudainement qu'il l'est, sans forfanterie. Il peut alors se dresser contre l'injustice sociale, l'esclavagisme, la pauvreté misérable. L'échec importe peu. L'intention seule compte. Car l'hom-

me finit par survivre en se rachetant.

La morale de Faulkner est stoïcienne et spartiate : le sudiste vaincu endure son martyre, mais ses forces rassemblées conjurent le mauvais sort : il luttera jusqu'à la mort pour l'intégrité de ses idées, pour les passions nobles qui suscitent l'enthousiasme du cœur et l'adhésion de l'esprit. Un homme n'est jamais vaincu que s'il le veut bien.

ET APRES FAULKNER ?

En 1950, William Faulkner recevait le prix Nobel et prononçait un discours confirmant ce que ses livres avaient toujours clamé jusqu'alors : la victoire de l'homme sur lui-même, la victoire de l'homme sur les abus, et la défense de toutes les « passions nobles ».

Aux jeunes écrivains, Faulkner reprochait le manque de vitalité, le manque de force dans la pensée. En somme l'absence d'engagement. Faulkner était engagé vis-à-vis du Sud, et ce choix le mit à plus d'une reprise en butte aux attaques du gouvernement fédéral. Situation critique, on le sait. Faulkner sudiste défendant le noir. Mais l'engagement était réel, concret.

L'influence de Faulkner en France fut incontestable, tout comme celle des écrivains de la *lost generation* (cette génération qui, loin d'être perdue, s'était gagnée). Sans Dos Passos, pour reprendre un cliché, Sartre n'existerait pas. Sans Hemingway, Camus aurait-il jamais écrit *L'étranger* ? Sans Faulkner et sa technique spéciale, composée avant tout d'un long flash-back continu (le présent s'expliquant par le passé et le futur n'existant pour ainsi dire pas), des livres tels *Un souvenir de Barbarie*, de Mouloudji ou *Les Mendiants*, de L.-R. des Forêts, ne seraient jamais nés.

Mais sans doute est-il encore un peu tôt pour prévoir quelle influence Faulkner aura sur la jeune génération d'écrivains d'aujourd'hui. Car au-delà de sa technique il y avait chez lui cette recherche absolue du Livre, ce Livre que ni Rimbaud, ni Mallarmé n'ont pu écrire, ce Livre qui les résumerait tous et découragerait d'écrire, un livre absolu qu'aucun homme, sans aucun doute, n'écrira jamais. Faulkner, lui, fier rebelle, fermier taciturne, écrivain pur, s'était attaqué, sans espoir, à cette entreprise qui hantait également Joyce, et peut-être même des écrivains comme Henry Miller ou Durrell.

Quoi qu'il en soit, Faulkner, par ses créations en dehors de la norme habituelle du roman américain, du roman tout court, et cependant si typiquement yankee, avait rejoint les grandes œuvres romanesques du XIX^e siècle, ces vastes constructions de la comédie humaine, allant de Hugo à Balzac, sans oublier les préoccupations sociales de Zola.

William Faulkner, qui plaçait le messie chez les créatures pauvres et voulait réincarner le bien dans les êtres les plus vils, les plus vils, les moins nobles, a quitté sans fracas cette terre américaine qu'il aimait tant et où le Mississippi était plus qu'une frontière naturelle : celle de deux mentalités, le nord et le sud. Hemingway le rebelle s'est suicidé, par horreur d'une vie physique déchuée. William Faulkner, l'Invaincu, a accepté la mort comme il avait accepté d'écrire en restant fermier : simplement, modestement, à l'heure où il a fallu qu'il s'en aille.

Jean JOUR.

10 questions à Gilbert CESBRON

Le théâtre de l'Etuve présentait récemment en première mondiale la tragédie en trois actes de Gilbert Cesbron : « L'Homme Seul ». Pour la circonstance, l'auteur de « Les Saints vont en Enfer » vint à Liège ; nous avons profité de son passage pour lui poser 10 questions. Les premières concernent « L'Homme Seul » ; les quatre dernières seront plus générales.

Question 1 : En rédigeant « L'Homme Seul », avez-vous senti, opposé à l'aspect humain, la nécessité du soutien politique ? Ce afin de maintenir l'action.

Rép. : *Ce qui m'importe ce sont les problèmes humains. Nous vivons parmi eux. L'intrigue politique m'est permise, dans le déroulement de l'action, de brûler les étapes.*

Question 2 : Le thème de la pièce est la solitude. « Les Saints vont en Enfer » présentent le même drame : le père Pierre est seul dans un milieu hostile. Peut-on rapprocher les deux œuvres ?

Rép. : *Ne parlons plus de Pierre ; je ne parle plus de ce roman. Dans toutes les tragédies classiques on reconnaît la solitude. Seulement, les classiques sont aidés par la présence du confident, personnage fâlot dont je n'ai pas voulu.*

Question 3 : Pourquoi, dans votre œuvre, les enfants ont-ils une place prépondérante ?

Rép. : *Je ne peux pas concevoir un drame sans enfant ; ils sont dans toutes mes œuvres parfois même à l'état de fantôme parfois. C'est le cas dans « Il est plus tard que tu ne penses ». Ils sont comme une bouffée d'oxygène parmi les passions des adultes.*

Question 4 : Dans « L'Homme Seul », avez-vous désiré donner à la femme le rôle du bon sens ?

Rép. : *J'y distingue trois types de femme, incarnant chacune un amour différent. La Reine-Mère aime son pays, la femme de Mussolini représente l'amour conjugal, la fille celui de son père. Les deux dernières s'attachent à la vie et à la mort. La Reine-Mère figure le sens traditionnel et celui du sacrifice.*

Question 5 : Ce qui touche aux problèmes sociaux importe-t-il tant ?

Rép. : *Nous vivons un temps où tout ce qui importe au public m'importe.*

Question 6 : Vos écrits accordent une importance à la mort. Laquelle ?

Rép. : *C'est l'immense seuil, que chacun devra franchir. C'est le plus grand des mystères, le seul que la science n'expliquera pas.*

Question 7 : Les expériences de votre vie se détachent-elles dans votre œuvre ?

Rép. : *Comme chez tout écrivain, mais je préférerais ne pas écrire une œuvre même sensationnelle, plutôt que de me mettre sur la scène.*

Question 8 : Croyez-vous, comme Claudel, jouer un rôle près de la société ?

Rép. : *Non Claudel était un génie, je dis simplement ce que je crois devoir dire Seul, Claudel a droit à ce titre.*

Question 9 : Vous considérez-vous comme un écrivain engagé ?

Rép. : *Je suis engagé car nous le sommes tous. Et vous ?*

Question 10 : Etes-vous pour ou contre les prêtres ouvriers ?

Rép. : *C'est un problème délicat car si on les a supprimés, ils existent toujours en respectant les consignes des supérieurs.*

Voilà ce qu'a voulu nous dire Gilbert Cesbron dont la tragédie en trois actes « L'Homme Seul » est à l'affiche du théâtre de l'Etuve jusqu'au début du mois de décembre les jeudis, vendredis et samedis à 20 h. 30.

GUINNESS
is good for you

LE COIN DES EUDAC

Il ne faudrait pas croire que la propagande menée au début de cette année ait cherché à établir des records de recrutement ; nous avons voulu enlever à tous ceux qui pouvaient encore l'avoir, l'excuse facile, peut-être valable d'ailleurs : « Jamais entendu parler de vous ! » **Première chose donc :** Savoir que nous existons. C'est chose faite, je suppose !

Deuxième chose : chacun a le droit de savoir ce que nous voulons réaliser dans ces « équipes universitaires d'Action catholique ».

En peu de mots, nous voulons assurer à l'Université de Liège, une présence chrétienne, consciente et organisée.

Nous voulons nous aider mutuellement dans nos équipes à approfondir le message du Christ qui est à la fois, tellement simple et tellement décisif dans le choix de notre style de vie : « Aimer Dieu par dessus tout et aimer les autres comme je vous ai aimés ». Dans cette aventure d'amour, on marche ou on ne marche pas. Nous voulons marcher à fond, essayant en esprit d'humilité et de prière de nous poser en chrétiens devant les problèmes que notre charité nous aura fait découvrir dans notre milieu. C'est ce qui nous est demandé à tous ; à chacun de répondre selon sa générosité.

Troisième chose : Pourquoi ne pas se débrouiller chacun dans son coin ?

Pourquoi susciter la réunion des chrétiens engagés dans des équipes ? Parce que nous voulons donner l'occasion à ceux qui le désirent, de se mettre explicitement **en situation de vie chrétienne**, en se groupant dans une communauté.

Dans cette communauté, **on prie ensemble** d'abord. Puis on approfondit les données de notre **foi**, non pas en théoriciens, mais en ayant le souci constant de rester extrêmement **réalistes**, c'est-à-dire ouverts sur le monde, notre monde étudiant en particulier.

Enfin, il nous est demandé d'avoir une **action** dans le milieu. Entendons-nous bien ? Il n'est pas question d'organiser des révolutions ! Notre véritable action réside dans notre genre de vie parmi les gens de notre cours, qui sont ainsi amenés à se situer par rapport à l'équipe, découvrant par là, leur véritable vocation.

Cette conception parfaitement évangélique d'ailleurs, de l'Action Catholique, englobe l'entraide entre copains, les contacts personnels, éventuellement les prises de position plus générales, mais voyons bien l'esprit de la chose.

Les équipes organisent chaque année trois grandes activités.

1. Le week-end de La Sarthe les 27 et 28 octobre. Au programme : « Les Béatitudes » par le P. Dingemans O.P.
2. Le Souper aux chandelles à l'occasion de Noël. Il comprendra comme l'an passé, un souper (chaud cette fois !), suivi d'une soirée dansante.
3. Une récollection d'une après-midi, avant Pâques dont on reparlera en temps voulu.

De plus, L'Eudac travaille en collaboration avec l'Union à l'organisation de certaines de ses activités : messe de mercredi etc...

Ces activités s'adressent à tous dans le seul but de rendre service !

Tous renseignements peuvent être obtenus à l'Union ou chez les responsables d'équipes dont la liste complète paraîtra bientôt dans ces colonnes.

Chrétien, tâche de savoir ce que tu veux et prends tes responsabilités !

Dis-toi bien que tu as à Liège, tout ce qu'il faut pour t'aider, sache en profiter !

Pierre Meurant,
Président des
E.U.D.A.C.

L'UNION T'OFFRE

Activités religieuses

- Messe des Universitaires, chaque mercredi, à 12 h. 15, à Saint-Denis.
- Messe hebdomadaire à la chapelle de l'Union, le mardi, à 12 h. 30.
- Marche à l'Etoile, en décembre.
Thème de cette année : **L'Eglise.**

Activités culturelles

Des CONFERENCES (une par mois)

- Le 16 octobre (à 20 heures) : le Chanoine MOELLER, Professeur à l'Université de Louvain : **Eglise, Vatican II.**
- En novembre : une conférence d'information sur l'air de aux pays en voie de développement.
- Le 4 décembre : l'abbé Marc ORAISON, de Paris : « **Les inquiétudes des jeunes de notre temps** ».
- En janvier : Monsieur le Professeur Fr. DUYCKAERTS : « **Psychanalyse et Liberté** ».
- Est prévue au mois de mars, une conférence de Monsieur Henri GUILLEMIN.

Des CERCLES D'ETUDES

- Le Cercle philosophique (directeur : André MOTTE). Quatre conférences dont les dates seront annoncées ultérieurement.
Thème de cette année : **L'homme et la technique.**
- Le Cercle biblique (direction : Paul TOMBEUR). Les réunions sont bimensuelles.
Thème : **L'Evangile et les Evangiles.**
- Le Cercle sociologique (direction : Claude NASSOGNE).
Thème : **Le Personnalisme.**
Quatre conférences réparties sur l'année.

Un VOYAGE EN ORIENT

Grèce - Rhodes - Liban - Syrie - Israël - Venise.
Départ à la mi-juillet 1963.

Renseignements auprès de l'aumônier de l'Union.

Un Journal : « LE VAILLANT ».

Sept à huit numéros répartis sur l'année vous offriront :

- L'actualité universitaire à Liège, en Belgique et à l'étranger.
- Des articles substantiels sur les grands problèmes de l'heure.
- Des rubriques régulières : lettres, théâtre, cinéma, musique, humour.

Activités folkloriques

- Une « student-party » le 25 octobre, à 21 heures, à l'Union, avec les « TEDDY HILLS ».
- La sortie de Saint Nicolas.
- Le souper aux chandelles, organisé par les EUDAC, dans les locaux de l'Union.

LE MOT DU PRÉSIDENT

Il est de tradition, chaque année, qu'au sommaire du premier numéro du Vaillant, figure le mot du président de l'Union, dans lequel celui-ci donne une vue panoramique des activités que notre Comité se propose au cours de l'année qui s'ouvre.



Mais, en ce moment, deux motifs d'importance fort inégale me font céder à la tentation de ne pas suivre la tradition mais d'innover.

Il y a d'abord le fait que ce panorama a fait l'objet d'un dépliant distribué dans les cours de première candidature, et que cette énumération de nos activités est reprise dans le corps du journal. La concision d'un prospectus citant nos activités est préférable à la prolixité qui ne manquerait pas d'accompagner une telle énumération dans le cadre d'un article.

Quant à la raison majeure du bouleversement de la tradition, elle apparaîtra clairement quand on apprendra que le Vaillant connaît cette année le départ de Claude-André Lespire, et son remplacement par Jacques Huynen, de la seconde candidature en Droit.

Est-il une tâche plus triste pour un directeur de journal fut-il universitaire, que de devoir saluer le départ d'un collaborateur fidèle se doublant d'un ami véritable, est-il tâche plus agréable que d'accueillir un nouveau venu dont la valeur et l'enthousiasme permettent d'augurer favorablement de l'avenir du journal ?

Ayant appris indirectement que Claude Lespire souhaitait que ce premier Vaillant réalisé sous une direction autre que la sienne ne devint pas un « numéro-d'hommage-ému-à-Cl.-A. Lespire », je lui donnerai cette satisfaction, d'autant plus que Jacques Huynen retrace, en bon journaliste, la carrière journalistique de notre ami.

J'entends ajouter seulement que, gardant le meilleur souvenir de la collaboration franche et totale qui fut la nôtre pendant deux ans. Je lui exprime publiquement la gratitude de l'Union pour la qualité du travail qui fut le sien au Vaillant.

Est-il exagéré de dire que Cl.-A. Lespire avait pris à cœur ce journal pour la qualité et l'audience duquel il ne ménagea pas son temps ?

Au nom du Comité de l'Union, j'accueille Jacques Huynen qui reprend courageusement la succession ainsi ouverte. Il mesure certes l'étendue des responsabilités qu'il assume. La juste appréciation qu'il a du talent professionnel de son prédécesseur indique, d'une manière implicite, qu'il entend bien maintenir le haut niveau atteint par ce journal au cours des années précédentes.

Le lecteur admettant aisément qu'il était en droit d'être informé de ce départ et de cette arrivée, je lui donne rendez-vous dans le billet présidentiel du second numéro pour une présentation plus directe de l'Union et de ses activités au cours de cette année 1962-1963.

Michel MEESSEN.

Composition du Comité de l'Union

Président	: Michel MEESSEN (3 ^{me} Doct. Médecine)
Vice-Présidents	: Théo FOHN (2 ^d Doct. Médecine) Miette GROSJEAN (4 ^{me} Pharmacie)
Trésorier	: Jacques COLLIGNON (3 ^{me} Candi Médecine)
Secrétaire	: Jacqueline STASSEN (2 ^d Candi Droit)
Membres	: Claude NASSOGNE (2 ^d lic. Sc. sociales) Léopold DETRY (1 ^{re} technique Ing. chimistes) Jean-Michel NYSSSEN (2 ^d Candi Commerce) Alain DEROUANE (1 ^{re} licence Sc. chimiques) Roselyne GROSJEAN (2 ^d Candi Pharmacie) Robert LOCHT (2 ^d Candi Sc. chimiques) André PAQUES (2 ^d Candi Pharmacie)
Aumônier	: Abbé Joseph VAN HAELEST

WEEK-END DE LA SARTE 27-28 OCTOBRE

R.P. DINGEMANS, O.P.

A NE PAS MANQUER...

LA CHORALE MANQUE DE VOIX...

Si tu ne sais pas chanter,
on t'apprendra. Viens à la

CHORALE UNIVERSITAIRE LITURGIQUE

Tous les Mardis à 13 h. répétitions

PROVENCE

TOURISME

et THÉÂTRE



Festival d'Avignon

Début août se terminait en Avignon une manifestation culturelle de première importance, le Festival du Théâtre National Populaire français. Parmi la pléthore de festivals d'Art Dramatique qui surgissent chaque année, un seul continue à attirer annuellement des foules étonnantes, un seul garde une vitalité qui laisse l'observateur pantois. Car Avignon reste depuis seize ans un des hauts lieux où souffle l'esprit de la dramaturgie européenne avec Salzbourg, Bayreuth, Stratford-on-Avon... Qui ne connaît une des plus fameuses affiches du monde, celle du Festival d'Avignon de Jacno avec ses trois clés rouges et bleue ?...

Avignon « la ville sonnante » est une ville touristique. Ancienne cité des papes, capitale de la chrétienté, elle offre aux flâneurs avides un Palais des Papes à la fois forteresse, église et théâtre; (la plus belle et la plus forte maison du monde, écrivait Froissard), cinq kilomètres de remparts, et surtout un pont entre tous fameux, le pont Saint-Bénézet ou plutôt ce qu'il reste des 22 arches reliant « les terres d'Empire et les terres du Royaume ».

Carrefour en forme de rose des vents, véritable plaque tournante au confluent du Rhône et de la Durance, son importance économique croît de jour en jour, absorbant les communes périphériques, tendant des pseudopodes dans toutes les directions. De métropole régionale somnolente, elle se hisse rapidement au niveau national, voire international.

1947 : FESTIVAL NUMERO UN.

C'est en 1947 que le premier festival d'Art Dramatique de France fut « inventé » en Avignon par Jean Vilar alors « indépendant ». Ce n'est en effet qu'en septembre 1951 qu'il prit possession du TNP et du vaisseau de Chaillot (2700 places). Les braves Avignonnais escomptaient de belles soirées avec l'Arlésienne ou l'Aiglon. Vilar leur servit Shakespeare, Claudel et Clavel. Bientôt suivis par le Cid et le Prince de Hombourg, triomphes du regretté Gérard Philipe.

A quoi tient ce succès ? Moins à l'acoustique assez moyenne (celle d'Orange est franchement catastrophique) qu'au cadre naturel des hauts murs de la Cour d'honneur. Chaque année 17 représentations de trois spectacles donnés en alternance drainent dans les 40 000 spectateurs. Public mêlé, filles en jupes fleuries,

traîne-savates, attachés de ministères parisiens, vacanciers passifs, étrangers en costume national. Et tout juste ce qui faut de snobs.

PREFECTURE ou SOUS-PREFECTURE

Avignon chef-lieu du département du Vaucluse a le caractère d'une sous-préfecture somnolente troublée en été par les cohortes de touristes, nombril oblitéré par le traditionnel Kodaek, et qui remontent bien vite dans leurs grands boccas roulants pour phagocyter la Provence en trois jours.

Ce cadre ne changea guère jusqu'en 1950. L'économie de la région restait essentiellement rurale, les grandes industries préférant s'établir dans le Nord.

Et puis, ce fut le rush. Marseille et Avignon virent les grandes firmes nationales s'installer dans le Sud, le long de cet étonnant axe fluvial qu'est le Rhône. L'Avignon célèbre, confiné entre ses remparts, était relégué au temps de la lampe à huile et de la marine à voile. C'est du Grand Avignon qu'on parlera désormais. Dans un périmètre de 15 km vont se créer toute une série d'implantations industrielles. Pierrelate et Marcoule ne sont pas bien loin. Et les cadres descendront désormais de Paris chercher un emploi, et le soleil...

LA POSITION DU MAIRE

Devant tous ces changements, que fait la municipalité d'Avignon ? Le mieux n'est-il pas de le demander au maire ? Extérieurement l'Hôtel de Ville ne paie pas de mine. Mais intérieurement quel écrasant ramassis de colonnes, architraves, pièces chaulées ! Quelle fraîcheur aussi... !

Dehors le bleu du ciel est immense, l'air est immobile. Onze heures sonnent à Jacquemart.

Henri Duffaut, Ex-grand commis de l'Etat, représente dans le parti socialiste la tendance intermédiaire entre Gaston Defferre, actuel maire de Marseille, et son challenger l'armateur Fraissinet.

Quand les huissiers parlent de Monsieur le Maire, c'est avec une pointe de respect admiratif. « C'est quelqu'un ; il lui suffit de lire une fois le dossier le plus complexe pour le solutionner », disent-ils avec cet invraisemblable assent qui nous fait dire à nous, Nordiques, que les Provençaux parlent aussi vite que les cigales.

Une grande pièce cossee. Tapis moelleux. Quelques raies de lumière filtrent par les stores lissés. Dans un coin l'impénétrable louve allaite Romulus et Remus.

Chemise ouverte, voie feutrée, Monsieur le Maire serait sorti de l'Acors-Studio qu'on n'en serait pas étonné. « Visage d'eau dormante, tout dans les yeux comme Marlon Brando ».

— Avignon a une origine b'en lointaine. On a découvert des silex datant de plusieurs millénaires. Avant-poste de la Provence, Avignon, par son célèbre rocher des Doms dominant toute la vallée du Rhône, commande le passage vers le Nord. Et la ville va connaître successivement des périodes d'invasion, de destruction, de grandeur. Sept Papes en soixante-dix ans vont y séjourner, de 1309 à 1377. Période florissante s'extériorisant encore par de nombreux souvenirs de cette époque. Près de 60 000 habitants vivaient entre les remparts...

Et depuis quelques années, la région d'Avignon est en plein développement industriel de par les facilités de communications qu'elle offre par la route, le fleuve, et l'air. L'aménagement du Rhône se poursuit, les centrales électriques se multiplient. L'expansion démographique suit le mouvement économique. De 1954 à 1962 de 260 000 habitants la population du Grand Avignon est passée à 308 000. La ville même compte 72 000 citoyens, le taux d'accroissement étant dans les 20 %. La cadence se maintient par la conjonction de trois éléments :

l'excédent démographique (2 000 naissances par an, contre 800 en 1939), les mouvements internes, et les apports des réfugiés algériens, marocains, tunisiens.

Seul frein à un développement plus accéléré, le logement. La municipalité développe les sociétés coopératives de constructions à loyer modéré, les constructions à logement locatif. Près de 4000 demandes sont en instance chaque mois, 150 sont agréées...

La capacité des bâtiments scolaires se ressent de cet apport nouveau de population. Le lycée Mistral accueille 2 000 élèves contre 800 auparavant. Le lycée technique est trop petit. Depuis 1789, date du rattachement du Comtat-Venaissin à la France, Avignon avait perdu son titre de ville universitaire ; 1963 verra l'amorce d'une faculté des Sciences...

Et l'urbanisme ? Petit ballet de chiffres. Réaménagement des rues et boulevards : 50 millions de FB. Rénovation de l'éclairage : 30 millions. Construction d'un parc de sports : 70 millions. Entretien des monuments et jardins : l'essentiel des charges de la ville...

Dans la proche banlieue l'implantation de zones industrielles est décidée malgré la haute valeur de la terre. L'eau y est abondante de par la présence de la nappe phréatique de la Durance.

VIELLES PIERRES

La bouteille à encre en Avignon porte sur la destruction ou la sauvegarde d'un très vieux quartier situé grosso modo entre le Palais des Papes et le Pont Saint-Bénézet, quartier quelque peu composite construit de brique et de broc durant plusieurs siècles. Pour les amateurs de vieilles pierres d'Avignon, il présente - mutatis mutandis - le même intérêt que le quartier du Marais à Paris. Quel est donc l'avis de la municipalité ?

— Depuis cinquante ans le vieux quartier de la Balance est totalement à l'abandon. La législation française sur les loyers étant ce qu'elle était, les propriétaires se sont désintéressés totalement de l'entretien de leur bien. Ensuite, les eaux du Rhône n'étant point encore régulées, ce quartier était régulièrement envahi par les eaux, si bien que la plupart des maisons sont salpêtrées jusqu'au premier étage. En bref c'était là le quartier réservé... En bref un quart est complètement détruit ; un autre ne tient plus debout que par la force de l'habitude. Récemment on a voulu héberger un ménage de rapatriés dans une maison murée. La porte à peine entrebaillée, le plancher s'est effondré sur deux étages. On a vite rebouché !

Et l'autre moitié ? On aimerait la réhabiliter ou la rénover, mais cela coûterait pas mal d'argent. Le ministre Malraux a promis son accord, oralement... Aucun texte de loi ne vise la réparation qu'une collectivité doit effectuer chez des particuliers. Et les Beaux-Arts ne peuvent y mettre leur nez car aucun immeuble n'est classé !

COMME A LIEGE

Monsieur le Maire est venu assez récemment à Liège. Il y a beaucoup apprécié le Palais des Congrès. Il songe à en édifier un similaire.

La saison touristique, remarque-t-il, se concentre sur trois mois. L'an dernier 750 000 touristes ont défilés, dont 300 000 ont visité le Palais des Papes. L'équipement hôtelier est nettement insuffisant l'été, excédentaire l'hiver. Un Palais des Congrès assurerait une meilleure rentabilité du tourisme.

Les visiteurs du Festival d'Avignon sont ahuris de trouver fruits et légumes aux mêmes prix qu'à Liège après exportation. Ce n'est pas très logique ?

— Aussi la tendance est-elle à la normalisation des prix, vente sur échantillons, et tous moyens rapprochant le producteur du consommateur. Un marché d'intérêt national est en voie de développement depuis deux ans. Certaines terres

DONNER LES INNOCENTS...

Au Moyen-Age les universitaires d'Avignon possédaient toute une série de privilèges dont le plus original n'était rien moins que fesser les filles publiques.

Une fois par an en effet, les escoliers « donnaient » publiquement « les innocents » (l'expression se retrouve chez Madame de Sévigné).

Mais la plupart du temps ces dames échappaient à cette fâcheuse cérémonie avec quelques pistoles, les étudiants allant se rafraîchir à l'estaminet du coin. Il est vrai qu'à la même époque leurs collègues de Louvain touchaient du recortat des allocations de bière...

des environs d'Avignon comptent parmi les plus riches de France quant au rendement.

Côté musées ?

— En 1965 dans le petit Palais jouxtant le Palais des Papes sera ouvert un musée regroupant l'ensemble des Primitifs français, 300 tableaux provenant de tous les musées de France. Ce sera le musée le plus riche en Primitifs du monde. Même le Louvre confiera en dépôt 180 toiles...

Et le T.N.P. ? ?

(Les lunettes du maire virevolent d'aise). Certes, au départ, c'est le cadre qui constituait l'élément principal du succès du Festival. Plus encore que le talent des artistes ou le choix des artistes. L'aide que la ville a offerte jadis à Jean Vilar, elle nous est rendue aujourd'hui par le T.N.P... Aimable retour des choses.

Au dehors il fait déjà étouffant malgré un léger mistral frivoltant. Et les terrasses des bars sont si accueillantes...

Cl - A. L.

Prochain numéro ce que Jean Vilar m'a dit.

Saison : 1962-1963

THÉÂTRE NATIONAL DE BELGIQUE

Bertolt Brecht	LA RESISTIBLE ASCENSION D'ARTURO VI
Georges Feydeau	LE DINDON
Molière	L'AVARE
Max Frisch	ANDORRA
Shakespeare	MACBETH
Wesker	DES FRITES AVEC TOUT

Par autorisation de la Comédie Française. Avec la DAME DE CHEZ MAXIM, la meilleure pièce d'un des maîtres du comique français.

Ce sera la quatrième version présentée en Belgique depuis 1961. Avec Robert Lussac.

Gros succès en Allemagne. Drame de la responsabilité collective dans le phénomène du racisme.

En Version ... orthodoxe. Subsidés importants de la fondation Caltex. Metteur en scène américain. Adaptation de Maurice Maeterlinck.

Le problème posé par la rencontre forcée de garçons issus de milieux sociaux différents lors de leur service militaire. 18 personnages, tous masculins ... Très grand succès à Londres.

A LIEGE ET VERVIERS

Prix unique pour les étudiants (à l'initiative du Vaillant) : 35 F

● Une remarque : il faut déplorer l'absence de pièce d'auteur belge dans ce programme. Le National, théâtre grassement subventionné tourne l'obligation de son cahier des charges de jouer « du belge » en reprenant des adaptations écrites par des compatriotes. Comme ce Macbeth dans une adaptation de Maeterlinck datant de 1905 ... Allons, M. Huisman, Pantragleize de de Ghelderode ou cet Oiseau Bleu de Maeterlinck, (quelle ravissante pièce pour les Tréteaux du National) ne valent-ils pas le Dindon ?.

L'Homme et le Surhomme

« Quiconque, à propos de mes œuvres cherche une explication de seconde main, quand il a mes œuvres sous sa propre main pour se renseigner, doit être un idiot ». Irremplaçable Bernard Shaw !

Le spectateur n'a donc qu'à rester éveillé pendant ses pièces. Qui sont d'ailleurs toutes d'un niveau fort peu soporifique. Chaque réplique a son importance, chaque mot à sa place.

Tout ceci pour avouer que L'HOMME ET LE SURHOMME malgré mon commencement de grippe et ma migraine m'a réjoui d'aise.

Cette pièce créée en langue française par notre Théâtre National peut être considérée comme une découverte tardive mais opportune. Avec le HEROS ET LE SOLDAT sans doute est-ce la meilleure des

Shaw joués en Belgique au cours de ces dix dernières années.

La distribution ? Brillante, puisqu'elle groupe trois des dix meilleurs comédiens belges. Bobette Jouret, Georges Randax, et René Hainaux. - La mise en scène ? Adéquate, comme on dit... Et c'est un compliment.

Pierre blanche donc à l'actif du National. Les contribuables belges se trouvent remboursés ! Il vous reste encore une possibilité de voir cette amusante et coruscante pièce : aller au Théâtre Rogier.

Oui, elle vaut même le déplacement de province. Sauf si vous n'avez pas de réduction aux Chemins de Fer...

Cl - A. L.

QUELQUES
RÉFLEXIONS SUR LE
SEPTIÈME ART

★ ★

Tout dernièrement, plusieurs salles d'exposition d'art abstrait parisiennes, ont du fermer leurs portes. Ce petit fait me semble assez révélateur d'un certain état d'inquiétude, engendré, à notre époque, par les derniers nés des arts traditionnels. Ceux-ci, continuellement à la recherche de nouveaux modes d'expression, semblent les avoir épuisés presque tous, et l'on peut parfois avoir l'impression qu'ils se trouvent actuellement dans une impasse obscure, où l'on distingue mal la frontière entre fumisterie et authentique création artistique.

Quel que soit notre point de vue dans ce domaine (loin de moi la prétention de trancher : ce serait une hardiesse impardonnable), nous devons admettre que cette crise d'expression, appelons-la ainsi, existe.

Le cinéma, lui, l'ignore : le vrai cinéma s'entend (celui qui témoigne de recherches artistiques réelles ; la lecture régulière de la page cinématographique d'un journal sérieux, permet de le repérer). Il est loin d'être ou même de paraître au bout de son rouleau. Son champ d'investigation, déjà très vaste a été considérablement élargi, et le sera encore, par les nombreux perfectionnements de la technique (le son, la couleur, l'écran large, le mouvement, l'éclairage... sont autant d'éléments plastiques dont on est bien loin d'avoir épuisé toutes les ressources).

Si le « classicisme » commence à faire vieux jeu (le cinéma de papa dit les critiques), les possibilités du « réalisme » restent nombreuses, et le « cinéma total », en est avec West Side Story, à sa première tentative réussie ; Antonioni et la nouvelle vague, explorent les terres inconnues, l'un de l'esthétisme, les autres, du style relâché... Bref, le cinéma est loin d'avoir tout exploré ; les voies ouvertes et à ouvrir restent multiples ; c'est son avantage actuellement, sur les autres arts.

Bien sûr, les avis peuvent diverger, mais si nous avons, comme beaucoup, la conviction que l'art, outre le plaisir esthétique qu'il procure, a pour mission de mieux nous faire comprendre l'homme, alors, nous serons, sur ce point aussi, comblés par le septième art. Pensez un instant à un film néo-réaliste que vous avez lu (« La Strada, Le Toit, Les Inutiles... ») : Aucune tromperie, aucune feinte, aucune dissimulation : nous nous trouvons là, face à face avec l'homme. L'itinéraire de Cléo, dans le merveilleux film d'Agnès Varda, n'a d'ailleurs pas d'autre objet : arriver à se dépêtrer de l'artificial et de l'aveuglement dans lesquels nous plonge le monde moderne, à se dénuder (d'où les développements sur le thème de la nudité) pour mieux apercevoir la réalité et des autres et de nous-mêmes.

M. Bachy écrivait dans ce même « Vaillant », le mois dernier : « Oui, la nouvelle vague, c'est la jeunesse d'aujourd'hui dans ce qu'elle comprime de révolte contre la veulerie de certains aînés ». C'est que le cinéma répond très bien à une autre exigence de l'art, qui est de témoigner de son temps. Les films italiens de l'après-guerre ont montré à tous, la misère du pays et de ses habitants. Quant au pessimisme d'Antonioni, qui ne peut croire à la stabilité du mariage, ne répond-il pas à l'inquiétude que suscite en chacun de nous, la prolifération des divorces et des mariages ratés. Oui vraiment, les historiens de l'avenir qui voudront retrouver la mentalité de notre époque, auront intérêt à faire un tour à la cinémathèque.

Ainsi donc, le cinéma est parfaitement adapté à notre époque ; il ne connaît pas de crise ; il nous permet de mieux comprendre les hommes de notre temps. Et s'il est vrai, comme le dit Franz Weyergans, que « les jeunes veulent connaître les tentatives des hommes de leur temps pour trouver des raisons valables de vivre », le vrai cinéma doit rencontrer parmi nous, une audience très large.

Michel COIPEL.

Le coin de
... la Société de Presse

TRAGÉDIE EN TICS

Certains qui se croient poètes devraient recevoir un ticket pour l'asile...

(Les journaux)

Qui n'a pas de tics est en toc.
Chacun sait que tout humain tique.
Les pneus même ont leurs tics ad hoc
Car le caoutchouc hélas tique.

L'appât tique pour la souris.
Et le garçon vers la miss tique.
L'OTAN tique : « Etats-Désunis ».
Et dans le sputnik le Russ' tique.

Lacet tique pour le soulier,
Et le soulier vers son bout tique.
Le porc tique vers le boucher.
Le twist (titi ?) pour les bals tique.

Arsenelle et vieilles d'en tic ?
Le machabée en un cri tique.
Biffant la sottie rime en hic,
Le sanglier dit : « Hure ! » et tique...

L'auteur de ces vers crânement,
Plus fort que dans la Rome antique,
S'est suicidé en proclamant
Que même mort un héros tique...

Spi-24

QUIETIS TUNA

Au cours d'une réunion de l'Ug, l'ineffable GOLDFARB répondant à un étudiant qui s'indignait du vacarme produit par le juke box de la Mâson, a eu cette intuition géniale : permettre à l'étudiant obsédé par le bruit de s'acheter pour une thune quelques minutes de silence (relatif) en plaçant dans « l'horrible machine » un disque aux sillons vierges (sic).

« Gold » a l'intention de se réserver des droits d'auteurs.

Quant à Michel Meessen, il suit l'affaire de près. Il envisage même la possibilité d'installer dans le bar de l'Union un juke box insonore. Plusieurs projets de disques sont déjà à l'étude : « Variation sur le néant », « La minute du Silence » (à l'occasion des cérémonies civiques seulement), « Méditation », « Plaisirs de l'ouïe », « Le twist du teen-ager aphone », « L'élévation » (musique religieuse), etc...

« Communiqué »

Nous avons reçu une communication de la part de l'Office d'art et culture de l'Association Générale des Etudiants de l'Université de Genève et de l'Union des Etudiants Juifs de Genève, nous avisant que ces deux organismes comptent organiser pour la troisième fois des Journées de l'Art qui auront lieu les 4, 5, 6 et 7 février 1963.

Le communiqué continue :

« Nous considérons que ces Journées de l'Art sont la plus importante manifestation artistique de notre Université, pour les étudiants qui ont la possibilité de faire connaître leurs talents et pour les habitants de Genève qui entrent en contacts plus directs avec la vie artistique de l'Université.

« Les Journées de l'Art durent quatre jours, elles consistent en une exposition de peintures, sculptures, photographies, dessins, etc., et en quatre soirées consacrées à des récitals de musique, représentations théâtrales, projections cinématographiques, danses folkloriques, etc...

« Un jury formé de spécialistes récompense les meilleures œuvres présentées.

« Ces Journées de l'Art nous paraîtraient plus enrichissantes, si des étudiants de divers pays d'Europe pouvaient y participer soit en nous envoyant leurs œuvres pour l'exposition, soit en venant à Genève pour y interpréter une œuvre musicale, y présenter un film, une œuvre dramatique. Toutes les suggestions étant les bienvenues. Les frais de voyage et d'hébergement des étudiants invités seront bien entendu à notre charge ».

Il serait utile que les groupes culturels et les étudiants intéressés se mettent en communication immédiatement avec :

Chantal Egli,
Office d'Art et Culture,
Association Générale des Etudiants de l'Université de Genève,
Université de Genève,
Genève (Suisse).

On est prié de faire parvenir une copie des lettres adressées au Bureau d'Art et Culture, au Bureau International des Activités Culturelles.

Avis aux amateurs !

« Communiqué »

La CHORALE UNIVERSITAIRE a l'intention de donner cette année un grand concert spirituel avec la participation de l'Orchestre de Liège et de solistes réputés.

Au Programme : La Passion selon St Jean de Jean Sébastien BACH.

Tous ceux qui aiment la musique, tous ceux qui aiment chanter, sont cordialement invités à prendre part à nos activités.

Il n'y a aucun examen d'admission ; aucune connaissance préalable du solfège n'est requise des Choristes.

Les séances de travail sous la direction de Maître Frédéric ANSPACH, auront lieu tous les lundis de 19 h. 30 à 21 h. 30 à l'INSTITUT DE ZOOLOGIE, Quai Van Beneden, 22 à Liège.

LA PETITE ANTHOLOGIE DU
CINÉMA

Toujours soucieuse de satisfaire son abondante clientèle, l'Union vient d'acquiescer un stock de films réputés classiques, tant du cinéma que de la télévision. Qu'on se le dise ! Dès aujourd'hui 25 octobre, vous pourrez voir ces films à toute heure, et quels acteurs ! Certains de ces acteurs, vous les rencontrez tous les jours à l'Union ou à l'Université. Voici à titre indicatif le titre des films acquis ainsi que leur acteur principal :

(Certains ont tourné plusieurs films)

- LE SHEIK BLANC : Michel CORNETTE (Président de l'U.G.)
- LE SAINT MENE LA DANSE : Michel MEESEN (Au bal de l'Union).
- QUAND PASSENT LES CIGOGNES : Marcel NATALIS.
- LES GRANDES MANŒUVRES : Jean MELON.
- LE TROU : Pierre JACQUEMIN.
- LES LIAISONS DANGEREUSES : Claude NASSOGNE.
- L'HOMME AU BRAS D'OR : Philippe CHARLES (Ex-Trésorier de l'Union).
- ASCENSEUR POUR L'ECHAFAUD : Philippe CHARLES (Ex-Trésorier de l'Union) — PENDANT
- LA PRISON : Philippe CHARLES (Ex-Trésorier de l'Union). — APRES
- JEANNE D'ARC : Anne-Marie BENOIT.
- COMMENT ON FAIT UN JOURNAL : Cl.-André LESPIRE. (Documentaire aberrant !)
- FIN DE CREDIT : Jacques COLLIGNON (Nouveau Trésorier de l'Union).
- DOUZE HOMMES EN COLERE : LE COMITE DE L'U.G.
- ET TOUT LE RESTE N'EST QUE SILENCE : Anne DELNOY.
- LE BAISER DU TUEUR : Prof. DELATTE.
- IL BIDONE : Prof. VERCAUTEREN.
- L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP : Prof. BAUDRENGHIEN.
- LES INUTILES : LE COMITE DE L'A.E.D.
- CERTAINS L'AIMENT CHAUD : Prof. DELATTE.
- PSYCHOSE : Prof. DEVAUX.
- LE BALLON ROUGE : Prof. VERCAUTEREN.
- LE ROUGE ET LE NOIR : Abbé J. VAN HAELEST. (Papyrologue).
- L'ETERNEL MIRAGE : Prof. VIVIER.
- LES MAINS LIEES : Prof. HARSIN.
- WHISKY A GOGO : Monsieur PIERRE. (Bermans de l'Union).
- ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES : Miette GROSJEAN.
- PAPA A RAISON : Prof. DECORTE.
- L'EDUCATION SENTIMENTALE : Prof. DELATTE.
- L'HOMME TRAQUE : Prof. VERCAUTEREN.
- LE PASSE MURAILLES : Prof. VIVIER.
- LA SOURIS QUI RUGISSAIT : Prof. DECORTE.
- LES NUITS DE NERON : Prof. DELATTE.
- VIPERE AU POING : Jacques HUYNEN.

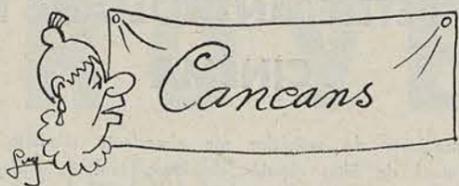


... tellement

plus

agréable

Le passeport international pour le vrai plaisir de fumer



● Du Prof. DE CORTE : « Moi aussi, je sens très bien le mâle qui est en moi ».

● Lu dans le DICTIONNAIRE DE CAMPION :

- Bigamie : Essai d'homéopathie.
- Quiproquo : Meilleure façon d'être d'accord.
- St Médard : Evêque de Noyon. (De Noyer, car tout jeune, il était déjà pluvieux).

En un mot, un fin littré !

● La nouvelle définition du FLAMAND : L'homme du « Geen ander taal ».

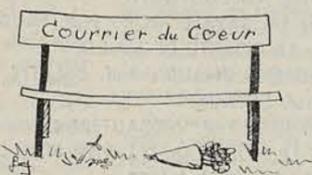
● La race des JOUEURS DE CARTE se perd et c'est heureux : Il n'y en a encore que trop à l'Union. Réflexions entendues : « L'Union, c'est des dos ! » « A la maison, le twist ; à l'Union, le whist ! » (Une partie de temps en temps ne fait pas de tort. C'est aux invétérés « carteux » de 8 h. à 20 h. que nous en avons...)

● Pour une fois, les premiers cours du Professeur DEVAUX ont été clairs. Cet effort doit être souligné, car, dans le cas présent, il est méritoire !

● DEFINITION DU Prof. : Un « type » pour qui

- Le mois a quatre semaines,
- La semaine trois ou quatre jours,
- Le jour deux heures,
- L'heure cinquante minutes...

● Le Professeur CLEMENS, que l'on qualifiait de vice-roi du Katanga, aurait répondu : « Vous vous trompez, mon cher, je suis roi ! »



Je suis en Première Candi. Tous les garçons me courent après et, c'est plus fort que moi, je ne peux rien leur refuser... On dit que je suis naïve. Qu'en pensez-vous ?

VIERGE FOLLE.

C'est vrai, mais ce n'est rien. Continuez !

Je suis en Première Candi, classique. J'ai constaté que le prof. de latin me regardait avec une insistance désobligeante. Que dois-je faire : changer de Faculté ? Je suis assez jolie...

BICHE EFFAROUCHEE.

Surtout n'en faites rien. Nous croyons savoir de qui vous parlez. Il sait ce qu'il veut. Alors, dans votre cas, le plus sage est de ne pas le faire attendre...

Je suis amoureux. Que dois-je faire ?

CANDIDE

Rien. Laissez faire.

BEBES EN BOCAUX

« Grâce aux progrès de la science, les embryons humains se développent aujourd'hui en bocaux. » (Les Journaux 1983).

Quelques réflexions sur le vif :

— Une femme à son mari : Dis donc, Hector, qu'est-ce que c'est que ce bocal que j'ai trouvé dans ton bureau ?

— Une mère à son fils : Toto, cesse de manger ton petit frère !

— A table : Je trouve que la confiture a un drôle de goût...

— Fait Divers : Madame X... vient de voir son mandat d'arrêt confirmé. On se souvient que Madame X, pour avoir une augmentation d'Allocations familiales, avait annoncé la venue de deux nouveaux bébés. Après enquête faite par l'administration, il s'est avéré que les bocaux contenaient du hareng. Belle moralité !

le Vaillant

JOURNAL MENSUEL

de l'Union des Etudiants Catholiques de l'Université de Liège

TEL : 23.70.93

fondé en 1909

C.C.P. : 716.53

— REDACTEUR EN CHEF : JACQUES HUYNEN.

— COMITE DE REDACTION : MICHEL CAPELLE, JOSEPH CHANTRAINE, MICHEL COLPEL, JEAN-CL. CORVILLAIN, ANNE DELNOY, J.-P. DOMBRET, GEORGES FORTHOMME, BERNARD GHEUR, GUY HARMEL, BRUNO REMICHE, JACQUELINE STASSEN, MARIE-AIME THOMAS, J.-P. LEGRAIN, J. GRANDGEOIT, C. RASIR.

— ONT COLLABORE A CE NUMERO : Abbé J. VAN HAELST, MICHEL MEESSEN, PIERRE MEURANT, JEAN MELON, PHILIPPE CHARLES, CI. ANDRE LESPIRE, JEAN JOUR.

— REDACTION DU VAILLANT LITTERAIRE : J.-CL. SCHOLSEM ET FRANÇOIS PIROT.

CORRESPONDANCE :

Tél. : 43.42.28 — 48, Avenue du Luxembourg — LIEGE

Abonnements : ETUDIANTS : 35 F

BOURGEOIS : 100 F

(8 numéros) JEUNES DIPLOMES : 60 F

MECENES : 200 F

Reproduction autorisée avec la mention de provenance : Le Vaillant - LIEGE.

Tiré sur les presses de l'Imprimerie BOURDEAUX-CAPELLE - DINANT

DIRECTEUR-GERANT : MICHEL MEESSEN, 5, rue Sœurs de Hasque, LIEGE

Festival de la boue à Comblain-la-Tour

Ambiance joyeuse dans le borborygme de Comblain-la-Tour, beaucoup de jazz, bien sûr ; beaucoup moins de bon jazz.

Signalons les deux gros succès de ce festival 62 ; Sadi pour le modern jazz, le Dutch Swing College pour le new Orléans (bien que ce dernier soit loin derrière le Chris Barber que nous applaudîmes l'an dernier).

Festival du laisser aller aussi, par manque d'organisation ; les organisateurs semblent se reposer sur leurs lauriers et c'est dommage.

On avait annoncé Dizzy Gillespie, Harry Belafonte, Errol Jamer, Fats Domino... qu'en reste-t-il ?

Quoi qu'il en soit, j'ai mené ma petite enquête dans le public afin de connaître les goûts des spectateurs quant au style qu'ils préfèrent.

Eh bien, il semble que les goûts soient bien partagés ; si bien qu'il me fut impossible de dégager une majorité pour l'un ou l'autre style.

Il semble toutefois que c'est parmi les jeunes filles que se recrutent le plus d'amateurs de Modern' jazz, tandis que la majorité des garçons préfèrent le vieux style.

Je m'en voudrait de ne pas vous faire profiter de quelques réponses savoureuses :

Pourquoi préférez-vous le jazz moderne ?

— Parce que cela fait plus de bruit ! (une dame d'âge bien mûr).

— Parce que moi, je suis un intellectuel ! (un jeune homme un peu bohème).

D'autres préfèrent le vieux style :

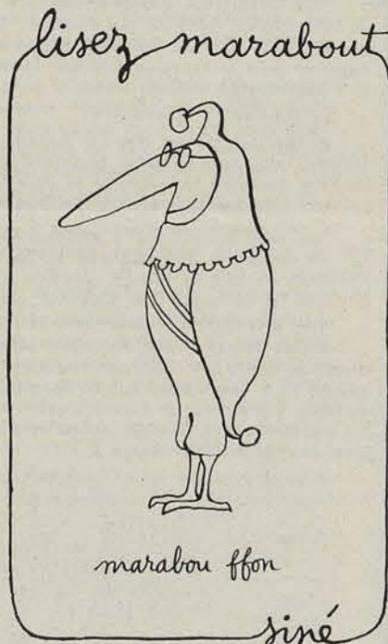
— Parce que cela tient mieux au point de vue musical (un universitaire).

D'autres encore n'ont pas d'opinion.

— On s'en fout, on est ici pour rigoler !

Rideau sur le festival 62 qui n'a rien apporté de nouveau qu'un vague sentiment de déception.

Guy Harmel.



TIRÉ A 2000 EXEMPLAIRES !

10 PAGES VAILLANT + 4 PAGES VAILLANT LITTÉRAIRE

QUI DIT MIEUX ?

